



# 442ème RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

## N° 148

### 442ème RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)  
Punk-rock-garage - Green vinyl
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)  
Iggy Pop covers - Green vinyl
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)  
Noisabilly - Pink vinyl
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)  
Class rock - Blue vinyl
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)  
Lightning pop - White vinyl
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)  
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND**  
(LP 16 tracks)  
16 bands covering 007 themes - Picture disc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)  
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the  
Outland (CD 12 tracks)  
Roots-rock'n'roll on stage
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)  
60's-garage - Black vinyl
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)  
24 rock'n'roll bands with guitars
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP  
4 tracks)  
4 bands loving the Fab Four - White vinyl
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split  
EP 3 tracks)  
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)  
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)  
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl
- RUE 019 = **K-SOS** : Soif de libertés (CD 8 tracks)  
Punk-rock antifasciste
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of  
the Froggies (CD 24 tracks)  
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's  
first band
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (CD 11 tracks)  
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag,  
Chron Gen & Motörhead
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first  
five (LP 14 tracks)  
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at  
Rockpalast (LP 14 tracks)  
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Black  
vinyl
- RUE 025 = **R'n'C's** : When the cat becomes a tiger (LP+CD 16  
titres)

**Mercredi 3 juillet 2024 ; 17:05:55**  
**Experimental time**

### 442ème RUE

**64 Bd Georges Clémenceau**

**89100 SENS**

**FRANCE**

**(33) 3 86 64 61 28**

**leo442rue@orange.fr**

**<https://la442rue.com>**

Greetings :

Les LEZARDS MENAGERS

K-PUN

PRESIDENT DOPPELGANGER "EI FOURBOS 65"

Frank FREJNIK

Grégoire GARRIGUES

Denis GRRR

Les REVOLVERS

GUILLOTINE

DERREK (Bitume)

Mathilde MARLOT

Fred JOLY

ZERIC (Trauma Social)

RIP :

Duane EDDY

Steve ALBINI

Roger CORMAN

Donald SUTHERLAND

### La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.

"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit.

Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>



E-ZINE

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

## **FRETING OBSCURITY : Das unglückliche bewußtsein (CD, Bitume)**

Ça ne doit pas être facile tous les jours de faire de la musique dans un pays en guerre. En effet, Yaroslav Yakos, l'homme derrière Fretting Obscurity, est Ukrainien, et même s'il n'habite pas l'est du pays, aujourd'hui occupé par les nazillons de Poutine, mais Kiev, la capitale n'est pas épargnée par les bombardements et les pluies de missiles qui s'abattent régulièrement sur un pays qui tout le monde a laissé tomber depuis deux ans. Ce qui n'empêche donc pas le bonhomme de développer une musique qui, pour le coup, s'avère hélas de circonstance, un funeral doom empreint d'existentialisme et de philosophie, inspiré aussi bien par Jean-Paul Sartre et Albert Camus que par Kant et Hegel, le titre "Das unglückliche bewußtsein" ("la conscience malheureuse") est d'ailleurs emprunté à ce dernier ("Phénoménologie de l'esprit", 1807). En revanche, ne vous fiez pas à ce titre en allemand, ni à ceux de deux des quatre morceaux de l'album dans le même idiome, Yaroslav Yakos chante en anglais, pas en teuton. En 2018, quand Fretting Obscurity sort son premier album, son funeral doom ne résonne pas encore aussi tragiquement qu'aujourd'hui avec la sortie de ce deuxième disque. Il n'y a donc rien de prosaïque dans ce choix stylistique, il s'agit bien d'un concept mûrement réfléchi et pensé, surtout quand on sait que "Das unglückliche bewußtsein" a été écrit avant, pour une large part, ou au tout début, pour les figolages, de l'invasion russe. Fretting Obscurity, pour l'instant, est donc ce qu'on pourrait appeler un one man band puisque Yaroslav Yakos joue, seul, de tous les instruments. Ce qui ne lui pose pas de problème particulier vu que son projet, à l'heure actuelle, n'est qu'un exercice studio. Il envisage certes un jour de monter sur scène, mais j'imagine que les contraintes qui pèsent sur l'Ukraine pour le moment ne doivent guère être propices à la formation d'un vrai groupe, et encore moins à la recherche de concerts, ses compatriotes ayant certainement d'autres difficultés autrement plus sérieuses à gérer. Reste que Yaroslav Yakos se montre très efficace avec ses différents instruments, guitare, basse et batterie, au service d'une musique oppressante et désespérée, très lente, dégageant une atmosphère de fin du monde qui doit être très proche de ce que ressentent les Ukrainiens au quotidien. Y a-t-il là-dedans matière à les encourager dans leur résistance ? De toute façon, leur situation pourrât difficilement être pire. À part la bombe atomique, et encore, n'ont-ils pas déjà vécu Tchernobyl ? Les hurlements de loups entendus dans "Das heilige" sont à ce titre symboliques de l'ambiance délétère qui règne entre Lviv et Zaporijia, entre Kharkiv et Marioupol. Si les rythmiques rappellent la lente montée orageuse précédant l'inexorable déferlement de violence météorologique, la musique n'en arrive pourtant jamais à cette extrémité, elle reste toujours retenue et contenue, ce qui la rend d'autant plus étouffante. Un sentiment d'écrasement que ne viennent même pas soulager les quelques mesures, très parcimonieuses, un poil plus énervées de "To burn insatiably", et encore moins les empilements de guitares que Yaroslav Yakos se complait à multiplier tout au long des cinquante minutes du disque. Ce sont toujours, au minimum, deux ou trois guitares - il arrive qu'il y en ait plus - qui viennent déchirer les façades des enceintes de la hi-fi, et pas à la manière décontractée d'un aimable chaton qui fait ses griffes sur le canapé du salon mais bien plutôt à la façon brutale d'un raptor tarauté par la faim. La noirceur que Yaroslav Yakos fait se déliter par frottement dans le nom de son projet n'est autre que le reflet des ses propres réflexions métaphysiques sur l'obscurantisme qui prévaut majoritairement au sein d'une humanité qui n'a de ce caractère que le nom, le terme primitif de bestialité lui conviendrait souvent mieux, comme en atteste la permanence de l'actualité. Yaroslav Yakos l'a fort bien compris, même s'il ne peut qu'en faire le constat, et il est largement mieux placé, si l'on peut dire, que beaucoup d'entre nous pour en attester.

## **DEMANDE À LA POUSSIÈRE : Kintsugi (CD, My Kingdom Music - <https://linktr.ee/mykingdommusic>)**

Les Parisiens Demande À La Poussière ne sont pas du genre à perdre du temps puisque "Kintsugi" est déjà leur troisième album alors que le groupe ne s'est formé qu'en 2017. Pourtant, vu le contexte musical dans lequel évolue le collectif, dans une sorte de vortex de black métal, de doom ou de sludge, on s'attendrait plutôt à ce qu'ils optent pour une distorsion temporelle propice à passer plusieurs années sur un seul et même disque. Il est vrai que chacun des éléments du groupe a déjà une belle carrière derrière lui, ce qui facilite d'autant la composition, l'écriture et le travail de studio et évite les égarements divers et variés qui peuvent survenir quand l'expérience fait défaut. Pourtant, Demande À La Poussière a déjà connu quelques changements dans son line-up, notamment,

en 2022, après les deux premiers albums, au niveau du chanteur, généralement une pièce essentielle dans un tel puzzle musical. Exit Christophe Denhez, bienvenue à Simon Perrin. Un échange standard qui ne semble pas avoir perturbé outre mesure tout ce petit monde. Après tout, du côté des autres postes, l'équipe est inchangée, le batteur Vincent Baglin, le bassiste Neil Leveugle et le guitariste Edgard Chevalier, ce dernier étant par ailleurs grand maître des machines, notamment les drones qui viennent surligner la noirceur intrinsèque de la musique, de même que l'arrangeur et l'architecte de l'ensemble derrière la console de son studio. Le fait d'enregistrer à la maison, quasiment, n'étant certainement pas étranger au fait que Demande À La Poussière sorte ses albums avec la constance d'un boulanger ses croissants aux aurores. N'étant pas soumis aux impératifs d'intervenants extérieurs, qui pourraient avoir l'envie de triturer son travail à son insu, le groupe maîtrise ainsi complètement son agenda discographique. Le petit plus étant la sérénité offerte par un contrat à moyen terme avec le label italien My Kingdom Music, sans les aléas liés à la recherche perpétuelle d'une étiquette pour sortir un album après l'autre. Avec tout ça, il est évident que l'environnement logistique de Demande À La Poussière bénéficie d'une quiétude - pas du tout hostile contrairement à ce qu'affirmait le titre de leur deuxième album - inversement proportionnelle aux thèmes de ses chansons, comme "La parabole des aveugles", passage biblique revu par Brueghel l'Ancien, "Ichinawa", technique de bondage japonais, "Vulnerant omnes, ultima necat", sur l'inélasticité létale du temps, "Attrition" ou "Miserere". Quand Demande À La Poussière choisit d'illustrer son nouvel album avec un dragon semblant sorti d'une boîte à épées ou qu'il pose en victime expiatoire d'un peloton d'exécution suggéré dans un tunnel éclairé façon "L'exorciste", c'est bien sa musique que le groupe met ainsi en scène afin qu'il n'y ait aucune ambiguïté quant à ses penchants tourmentés et soucieux. Telle est en tout cas l'atmosphère qui se dégage de la poésie noire de ses guitares cafardeuses, de ses rythmiques volumineuses ou de son chant douloureux.

---

## **Sergio CECCANTI : Mysterious journey (CD, Milano Records - [www.milano-records.com](http://www.milano-records.com))**

Je me souviens de Sergio Ceccanti bassiste des Bratchmen au début des années 90, un groupe formé avec Olivier Néméjanski, guitariste des Dum Dum Boys, qui n'avait duré que quelques années, le temps de sortir une paire de singles et un unique album. J'avais même interviewé le lascar à l'époque lors d'un petit séjour à Nice alors que je visitais mes amis les Dirteez. C'est dire si ça ne rajeunit personne. Au début des années 2000, les deux hommes se retrouvaient au sein des Groovers, avec Dimi Déro, pour deux albums et un EP. En 2015, Sergio Ceccanti accompagne toujours Olivier Néméjanski sur le troisième album solo de ce dernier. Enfin, dernier avatar en date des aventures communes des deux Niçois, les Warmbabies, un album et un EP en 2021, après un single précurseur en 2011. Parallèlement à ces différents projets, Sergio Ceccanti est aussi ingénieur du son et producteur, c'est parfois lui qui a officié derrière la console pour quelques-uns de ces disques. Inutile de dire que Sergio Ceccanti, sous des dehors énigmatiques et tel un chérubin biblique, est largement capable de manier le glaive pour défendre ses convictions musicales. Il en apporte une nouvelle preuve avec son premier album solo, enregistré en trio avec Grégoire Garrigues (Argent Ardent), le guitariste étant aussi le producteur du disque, installé dans la région niçoise depuis quelques mois, et le batteur Gilles Eynaud De Fay (Zemblas). Ce qui ressort nettement de ce disque, c'est que Sergio Ceccanti reste fidèle à une certaine conception cool et langoureuse d'une power-pop racée et classieuse, adepte d'un mid-tempo qui fait la part belle aux mélodies lascives et aux accords souples et sensuels. Il est l'auteur-compositeur des onze titres de ce disque, dont deux en collaboration, avec Marc Galliani (Playboys, Bratchmen, Warmbabies, décidément, la salade niçoise est au sommet de son art) pour "She lives in the past" et Olivier Néméjanski pour "Without you". Autant dire que ce premier album sous son seul nom est clairement son bébé, revendiqué et assumé comme tel, sa vision d'une certaine idée d'un rock'n'roll élégant à la simplicité désarmante. En écoutant ce disque, on a l'impression que tout le monde pourrait faire du rock'n'roll en claquant simplement des doigts, pure utopie évidemment tant, sous ses dehors dilettantes, on sent bien que Sergio Ceccanti a travaillé ses harmonies et ses arpèges comme un forçat depuis pas mal d'années - la plupart des ces titres étaient destinés, à l'origine, à un éventuel deuxième album des Warmbabies, projet tombé à l'eau avec le split du groupe - le tour de force étant qu'il n'en a absolument pas l'air tant il est insolent d'aisance et de facilité. C'est là qu'on reconnaît le vrai talent, du moins pour un béotien comme moi. Un sentiment renforcé par

ses vidéos champêtres si vous allez faire un tour sur Youtube à l'occasion. Et puisque c'est quand même de rock'n'roll dont on parle, Sergio Ceccanti a eu l'habileté de clore son disque avec un morceau un poil plus énergique que les autres, "This could be the last time" (en espérant qu'il ne s'agisse pas d'un aveu prémonitoire), quelque part entre garage-rock, pour sa rythmique implacable, et british-blues, pour son harmonica entraînant tenu par le jazzman et bluesman Philippe Poitevin. Une fin idoine pour un disque purement jouissif.

#### CHAFOUIN : Chafouin play Terry Riley (CD, Epicericords)

Habituellement, la musique de Chafouin ne me fait pas plus d'effet que ça, n'étant pas un fervent adepte des frasques post-math-rock du groupe, même si leur côté expérimental peut néanmoins me faire tendre un oreille intéressée quand leur musique passe à ma portée. Chafouin, pour moi, c'est un peu sucré-salé, blanc-noir, yin-yang. Avec leur nouvel album, ils me font me retrouver du bon côté de la Force. Il faut dire que des gens qui se penchent sur l'œuvre de Terry Riley ne peuvent que m'être sympathiques. C'est que la musique minimaliste et répétitive du compositeur californien, qui s'apprête à fêter ses 89 ans, joli score, me fait rapidement dresser les poils un peu partout sur le corps, y compris parfois en des endroits que l'hypocrisie morale bien pensante serait censée m'interdire de nommer ici (merci Georges), mais si vous pensez poils de cul ou poils de couilles, je vous l'entière responsabilité de vos propos. Bref, Terry Riley a développé sa conception de la musique perpétuelle au début des années 60, après avoir rencontré La Monte Young, grand spécialiste du drone, au cours de concerts au long court, qu'il appelait "all-night concerts" puisqu'il jouait "from dusk till dawn", du crépuscule à l'aube, tel le vampire boulimique d'improvisation qu'il venait de découvrir en son for intérieur. L'été, passe encore, mais l'hiver avec ses nuits à rallonge, voilà qui tenait de l'exploit quasi olympique, même si le timing était très mauvais puisque les compétitions artistiques (architecture, musique, littérature, peinture, sculpture), introduites en 1912 aux jeux de Stockholm, s'arrêtent en 1948 aux jeux de Londres. En même temps, je ne suis pas sûr que Terry Riley ait jamais fait grand cas des J.O. en général, donc pas de regret. Un concept de nuit musicale qui culminera en 1963 quand John Cage aura l'idée de réunir douze pianistes, dont John Cale, futur membre du Dream Syndicate de La Monte Young, avec Terry Riley d'ailleurs, et futur Velvet Underground, pour interpréter les "Vexations" d'Erik Satie au cours d'un marathon musical de 18 heures. Ouf ! Les tarlouzes de footballeurs qui passent une semaine à se remettre d'un match où il n'ont réellement joué qu'un quart d'heure, le reste du temps étant passé à se rouler par terre de douleur feinte, feraient bien de méditer là-dessus, encore faudrait-il qu'ils soient dotés du cerveau adéquat. Mais revenons à nos aigrefins. C'est en 1964 que Terry Riley crée sa pièce "In C" ("En do", sous entendu "majeur", en frenchie), pour un ensemble de 35 instruments qui doivent répéter, autant de fois qu'ils le souhaitent, chacune des 53 phrases musicales constituant l'œuvre. Le nombre de ces répétitions n'est pas défini, c'est open bar. De ce fait, la durée de l'interprétation est à géométrie très variable, pouvant s'étirer parfois jusqu'à une heure trente. Pareil pour le nombre de musiciens. Si Terry Riley l'a écrite pour un nombre optimal de 35, ça peut être moins, Riley lui-même, la première fois qu'il l'a enregistrée, n'en a utilisé que onze, tandis que le maximum, à ce jour, semble avoir été de 124. En musique, quand on délègue, ce qui est le but même de cet art dont on sait qu'il sera forcément repris par d'autres, il faut savoir être tolérant. C'est donc ce "morceau" que Chafouin reprend ici, en duo, difficile de faire moins pour un groupe, avec guitares et percussions essentiellement, mais aussi synthétiseurs, instruments dont l'utilisation fut admise, et même souhaitée, par Terry Riley lui-même dès l'origine. Chafouin développe son interprétation sur près de 24 minutes, doublée d'une deuxième "reprise" de près de 19 minutes qui semble avoir mélangé le jeu de cartes histoire de varier les plaisirs sonores. Compte tenu du cahier des charges établi par Terry Riley, cette reprise de Chafouin est parfaitement fidèle à l'esprit de sa conception puisqu'il n'y a jamais eu aucune contrainte quant au nombre des instruments, à leur nature, et encore moins à la durée du morceau. Le seul impératif imposé par Terry Riley étant de jouer les différentes phrases dans l'ordre où il les a lui-même couchées sur la partition (qui tient sur une page). En cela, Chafouin remplit sa mission, comme l'avaient fait les Young Gods voilà deux ans, étalant leur propre vision de l'œuvre sur environ une heure, découpée en neuf parties. Chafouin touche là à l'essence même du minimalisme façon Terry Riley, une belle occasion de redécouvrir l'improvisation vaguement contrôlée que ce dernier a savamment élaborée au fil de ses premières années de composition. Un bel exercice de style en cas, réservé aux musiciens chevronnés et au fait de leurs propres possibilités musicales. On ne peut qu'apprécier la beauté du geste.

#### CESAR PALACE : S.aa.R/land (CD, Industrie Musicale)

Deuxième album de ce one man band atypique. Pour rappel, Cesar Palace est le pseudonyme de Vincent Redel, ex batteur, entre autres, d'Electric Electric et batteur actuel du collectif La Colonie De Vacances. Depuis deux ans, il s'est lancé en solitaire, toujours derrière sa batterie, avec une musique évidemment très personnelle et hors norme puisque basée essentiellement sur les percussions. On peut même parler d'un tourbillon de percussions, d'un déchaînement de rythmes et de roulements. Mais pas que. En effet, difficile de capter l'attention avec sa seule batterie, à moins de vouloir remettre au goût du jour les soli interminables et imbitables des grands dinosaures des années 70. Souvenons-nous, sans regret, de Led Zeppelin ou d'Emerson Lake & Palmer. Ce dont se défend justement Cesar Palace, et c'est heureux, bien que ça puisse paraître contradictoire, certains batteurs étant parfois dotés d'un ego un brin plus démesuré que la normale. Pas lui a priori chez qui prime encore le rythme primitivement basique, ce qui est le propre de la batterie soit dit en passant. En revanche, pour enrober la chose et la rendre un chouia plus mélodique, Cesar Palace multiplie les pédales d'effets et les bidouillages électroniques d'un sampler, entre minimalisme et drones, ce qui le rattache immanquablement à une certaine idée avant-gardiste, expérimentale et industrielle de la musique, fort loin des sentiers battus de la rythmique rock'n'roll, c'est sûr, mais empreinte d'inventivité et de recherche sonore. S'il usait de plus d'électronique et s'il jouait plus rapidement, on pourrait penser à une forme épurée de techno, je préfère pour ma part parler de transe, plus conforme au sentiment hypnotique qui s'en dégage, sorte d'électrocardiogramme percussif qui nous assure à tout le moins que Cesar Palace n'est sûrement pas en état de mort cérébrale. Une bonne chose, tant pour lui que pour nous. À l'ère de la robotique, Cesar Palace semble lentement se transformer en machine, en androïde, tout en préservant son intelligence humaine. Chaïnon manquant entre les rythmes organiques d'une vraie batterie et ceux, électroniques, d'une beat-box viriloïde. Norman Spinrad ou Philippe K. Dick auraient pu faire de Cesar Palace un héros de roman très présentable. Ce qui n'est peut-être pas trop tard dans le cas du premier, encore en vie à l'heure où j'écris ces lignes même s'il n'a plus rien publié depuis quelques années. Pour l'instant, Cesar Palace se suffit à lui-même avant de penser à une quelconque postérité littéraire, savourons comme il convient ses petits exercices de tambourinage proto cybernétique.



#### GRAPHISME

##### Denis GRRR - [www.d-grrr.com](http://www.d-grrr.com)

Évoquer Denis Grrr ici est d'une logique imparable puisque le gazier, dans les années 80, a fait ses armes dans le fanzinat ("**New Wave**", "**Larsen**", "**Le Légume Du Jour**", pour ceux qui ont connu. Depuis, il s'est largement diversifié avec des pochettes de disques (**La Muerte**, **MST**, **Noxious Enjoyment**, **King Phantom**), des affiches de concerts, des jeux de rôles ("**In Nomine Satanis/Magna Veritas**", l'un des deux seuls que je maîtrise encore quand j'en ai l'occasion, c'est dire si je me sens en phase avec son œuvre ("**Conspiracy X**"), des participations à des magazines comme "**Rage**" (musique), "**Ogoun**"

(BD), "**Backstab**" ou "**Graal**" (jeux de rôles), des étiquettes de vin ou de bière, de la décoration de magasin. Il a même collaboré avec **Philippe Druillet** pour son jeu vidéo "**Salammô**", sans compter le tatouage à ses heures perdues (ah bon, il en a ?). Le style de Denis Grrr, érotico-trash, est d'une rare virulence. Maîtrisant le trait et la hachure, son dessin anguleux n'est pas sans rappeler **Otto Dix** ou **Liberatore**, en plus brut, et son côté punk le rapproche de **H.R. Giger**. Depuis dix ans, Denis Grrr travaille essentiellement au Bic, ce qui rend son dessin encore plus crû et plus agressif, proche de l'art de la gravure, il n'y a désormais plus rien pour arrondir des arêtes si saillantes qu'elles en déchireraient presque le papier si on les laissait faire. Heureusement, Denis Grrr est parfaitement capable de les dompter et de les faire tenir tranquille, au moins jusqu'à ce qu'elles vous sautent aux yeux. Ce qui pourrait vous arriver plus vite que vous ne le pensez puisqu'il a déjà publié plusieurs recueils de ses dessins, "**Chair de fer**" (inspiré par son grand-père, aviateur au sein de l'**Escadrille des Cigognes** pendant la Première Guerre Mondiale, celle des **René Fonck**, **Georges Guynemer** et autre **Roland Garros**, si vous pensiez qu'il était tennismen celui-là, c'est raté), "**Apocryphory**", "**Infernal**". Ce site est la page officielle de Denis Grrr. Au milieu de son actualité plus ou moins récente, son principal intérêt est bien sûr d'y retrouver un nombre impressionnant de ses illustrations, classées par grandes catégories - histoire de ne pas vous retrouver inopinément face à une image qui pourrait heurter votre sensibilité, encore que, si vous êtes vraiment trop chochette, je ne vois pas bien comment vous pourriez surfer sur ce site - soft, XXX (besoin d'un dessin, justement ?), music art, t-shirt, tattoo, photo, sculpture. Et n'espérez pas y trouver un quelconque portrait de marmot, pas le genre de la maison, ou alors à la broche, amoureusement surveillé par une ogresse bavouillante. Preuve ultime de bon goût chez cette race humanoïde. Attention, ce site est addictif.



**Mathilde MARLOT** - [www.artstation.com/marlot](http://www.artstation.com/marlot)

**Mathilde Marlot** avoue volontiers être d'un tempérament rêveur, il n'en faut souvent pas plus pour se lancer dans le dessin et l'illustration. Dans son cas, elle s'est spécialisée dans ce qu'elle appelle "**Monstres & Merveilles**", aucune équivoque dans cette assertion, ce qui l'a vite amenée à travailler dans le domaine ludique. Elle a ainsi longtemps dessiné pour la revue de jeux de rôles "**Casus Belli**", magazine qui a plus de vies qu'un chat puisqu'il en est, depuis 2011, à sa quatrième incarnation. Elle a notamment illustré la nouvelle version de "**Petit Peuple**", un jeu de rôle que j'ai moi-même beaucoup maîtrisé dans les années 90 quand "**Casus Belli**" l'a édité pour la première fois dans ses pages. En 2022, quelques-unes de ses illustrations pour "**Casus Belli**" ont été publiées en recueil, "**Artbook Vol.1**", sous une très belle couverture, l'un de mes dessins préférés

de la demoiselle, deux lutins jouant à chifoumi (voir ci-contre). Pour rester dans le jeu de rôles, Mathilde Marlot a aussi illustré "**Capitaine Vaudou**", "**Château Falkenstein**" ou "**Pendragon**". Pour quelqu'un à qui les parents avaient interdit le jeu de rôles quand elle était enfant suite à quelques émissions de télévision grand spectacle qui avaient diabolisé ce loisir, je ne m'en souviens hélas que trop bien, on peut dire qu'elle s'est rattrapé. Aujourd'hui, elle travaille surtout sur la franchise liée à la saga littéraire d'**Andrzej Sapkowski** "**The witcher**" ("**Le sorcelleur**"). Cette page du site généraliste "**Artstation**" lui est donc consacrée, l'occasion d'y retrouver plus de deux cents de ses dessins. Ce qui nous permet de noter que, désormais, elle travaille beaucoup plus en noir et blanc, au crayon de papier, qu'en couleurs, ce qui n'enlève rien au réalisme de son dessin, même, et ce n'est pas paradoxal, quand elle donne dans le fantastique. Ainsi, ses lutins, gnomes et autres elfes pourraient être nos voisins sans qu'on en soit autrement surpris, encore que je ne suis pas sûr d'être prêt à faire appel à certains d'entre eux pour solutionner mes menus problèmes d'électricité ou de plomberie, les gros non plus d'ailleurs. En parcourant cette page, vous devriez trouver de quoi vous évader de votre morne quotidien pendant quelques minutes, ce qui est plutôt appréciable par les temps qui courent.

### **ACID GRAS : La revanche du CD 1 (CD, Slow Death)**

Bon, là, les gars - les filles aussi, je ne veux pas d'ennuis post metoo - j'ai un problème. On n'arrête pas de nous rabâcher qu'il ne faut manger ni trop gras, ni trop sucré, ni trop salé. Alors, je fais quoi avec Acid Gras, j'en parle au risque de me faire taper sur les doigts par tous ces organismes gouvernementaux bouffe pognon qui nous disent comment vivre, comment se nourrir, comment dormir, comment baiser, comment penser ? Sans compter que ma modeste feuille de chou risque de se retrouver avec un Nutriscore E, de quoi se faire boycotter par les adeptes du véganisme new age avaleurs de graines bio. Et si je ne la vends plus ma petite plaquette informative, avec quoi je me paie mon steak quotidien ? Comment ? Je ne la vends pas de toute façon ? Ah ben oui, c'est vrai, j'avais oublié. Bon ben alors tout va bien, je m'en vais illico disséquer le premier album d'Acid Gras, en m'en foutant plein les doigts et le bavoire, forcément, mais c'est pas grave, au contraire, c'est ça qu'est bon quand ça dégouline de partout, comme la confiotte 100% sucre ou le miel 100% fleur de pavot. Pourtant, Acid Gras ne sont pas si grassouillets que ça, ni physiquement, ni dans leur formule minimaliste en trio, avec deux demoiselles et un damoiseau. Formés en banlieue parisienne en 2020 - normal, comme tout le monde, ils se languissaient ferme suite au diktat dictatorial présidentiel nous incitant à ne pas bouger de chez nous - ils décident de faire du punk déglingué - normal, comme tout le monde, ils étaient un tantinet agacés par le diktat etc - et sortent leur premier EP en 2023, "CD 1", un titre, pour le coup, pas franchement gras, plutôt slim même. Et les bougres récidivent avec leur premier album, "La revanche du CD 1", titre tout aussi tenu qui nous rappelle les merveilleuses séries Z du cinéma de genre, guère enclines à se torturer le cerveau pour trouver une accroche un minimum intellectuelle pour vendre leurs œuvres dont le scénario tient sur un timbre poste standard, pas un timbre de collection hein, sinon, ce serait du Dostoïevski. Et je ne vous parle pas du design du disque, plus simplissime, ça risque d'être difficile à trouver, je vous laisse la surprise de le découvrir. Quant à la musique, c'est du même tonnelet, dix chansons en vingt minutes, faudrait pas se faire du lard à taper dans le progressif poussif. Quand c'est punk, c'est punk, point barre. Du punk qui explose façon schrapnel, arrosant tout dans un rayon d'une bonne centaine de mètres, avec un chant mixte qui, lui aussi, vous tartine les meubles et les rideaux sans se faire annoncer sur des thèmes à la philosophie largement inspirée par ce qui reste de reptilien dans nos gènes à peine plus riches que ceux d'un diplodocus. "Space kouign amman" (leur nom d'Acid Gras n'est pas usurpé je vous dis), "Jean Castex" (les confinements ont laissé des traces bien incrustées dans l'inconscient collectif), "Les bâtards du Qatar" (bâtards ? je les trouve bien révérencieux avec cette petite autocratie islamique), "Ton chien est moche" (mais l'histoire ne dit pas si, en plus, il pète et pue de la gueule), c'est sûr qu'on est loin d'un modèle de néoplatonisme étudié et châtié, mais, jusqu'à preuve du contraire, le grand Athénien n'a jamais été punk, ou alors il l'a bien caché à ses parents et à la postérité. Non, y a pas à dire, et pour parodier, très approximativement, Caradoc dans "Kaamelott", Acid Gras c'est grouillant de vie, avant l'athérosclérose, certes, mais néanmoins sans la disgracieuse extension de bide vu, que, après l'orgie de lipides, le pogo monté sur ressort vous fait largement perdre l'excédent d'adipose. Acid Gras remboursé par la Sécu ? Voilà qui serait judicieux.

## FORMATS COURTS

### **The NIGHT TIMES : I'm leaving you (CDS, Rogue Records)**

Originaires de Los Angeles, les Night Times pourraient passer pour les archétypes du groupe garage revival avec ses rythmiques enlevées, ses guitares délicieusement fuzzées et son orgue (Farfisa, what else ?) survitaminé. Et l'on n'aurait pas vraiment tort de le penser. Les Night Times sont des sortes de gentlemen, à l'américaine quand même, qui auraient l'insigne privilège de pratiquer une musique de voyous, mais pas trop. Les Night Times sont racés comme une Cadillac flambant neuve et teigneux comme un Homer Simpson à qui l'on viendrait de piquer son donut matinal. En 2018 et 2019, ils avaient sorti trois singles et un album et, depuis, plus rien. Autant vous dire que ce nouveau 45t était plutôt attendu et qu'il ne déçoit pas avec ses deux originaux pleins d'entrain et d'une fougue débridée. Tout ce qu'on espère d'un groupe garage en fait, ne boudons pas notre plaisir.

### **The CRYSTAL TEARDROP : Running out of time (CDS, Rogue Records)**

Deuxième single pour ce groupe anglais formé en 2023. On ne peut pas dire qu'ils perdent leur temps à sillonner la campagne, préférant s'enfermer dans leur salle de répétition pour en sortir avec quelques pépites bouillonnantes de garage-rock'n'roll, assez traditionnelles mais fort aguicheuses. Entre guitare fuzz et orgue Farfisa, Crystal Teardrop se paie même un petit hommage à la scène yé-yé sixties française avec une face B, "Après jeudi", dans la langue de Jacques Dutronc, un petit bonbon acidulé avec le délicieux accent british d'Alexandra Rose, chanteuse et guitariste d'un combo fort attachant. Cette dernière est également membre du duo de DJ's Disques Vérité spécialisé dans la mise en son de soirées psyché-garage-beat-yé-yé. Ceci explique cela.

### **CHILD OF PANOPTES : Un petit morceau de buvard (CDEP, Rogue Records)**

Le titre de ce nouvel EP de Child Of Panoptes ne nous prend pas au dépourvu. Si ce "petit morceau de buvard" vous évoque quelque substance lysergique bigarrée, il n'y a pas tromperie puisque la musique de ce groupe du sud de la France est fortement influencée, c'est le cas de le dire, par ce garage psychédélique sixties lui-même créé, à l'époque, sous acide. Un émulsifiant beaucoup moins sordide que l'héroïne qui, quelques années plus tard, décimera les hordes punk n'ayant pas su se réfréner. Child Of Panoptes est un groupe protéiforme capable de mobiliser une dizaine de musiciens, dont des membres des Playboys (Nice) ou de Le Chiffre Organ-ization (Montpellier). Le groupe a déjà un single et un album à son actif. Sur ce EP, notons que Child Of Panoptes reprend "Hey ! Mr carpenter" des Anglais the Fox (1968) et "Dream with me" de l'Américain Andy Forray (1968) tandis que les deux autres titres sont signés Alexandre Besson, chanteur, batteur et ensemblier du concept Child Of Panoptes, créé, au départ, uniquement comme projet studio, même si, depuis, le groupe a finalement décidé de se produire en public, bien qu'il ne doive pas être facile de mobiliser des troupes éparpillées géographiquement et dans plusieurs groupes. Mais ne dit-on pas que quand on veut on peut ?

### **BEE DEE KAY & the U.F.O.ZZZ : You move me baby (CDS, Soundflat Records)**

Qu'il est plaisant de voir Bee Dee Kay revenir aux affaires après quelques années pour le moins difficiles. Ce single est le premier disque de ce nouveau groupe au sein duquel, outre Bee Dee Kay, on retrouve deux autres anciens membres des Roller Coaster, à savoir Tam Tam Terric à la batterie et Fred au saxophone. Du coup, Bee Dee Kay & the U.F.O.zzz fréquentant clairement les mêmes quartiers mal famés que les défunts Roller Coaster, un rock'n'roll sauvage (Bee Dee Kay est toujours abreuvé à la Duracell auto-alimentée) imprégné de rhythm'n/blues et de garage, le tout concentré en cinq minutes explosives, avec contrebasse de rigueur. Il n'y a pas à tortiller, ce single ravive d'énergiques souvenirs dans nos petits cœurs de rockers impénitents. De quoi vous inciter à soulever un peu de fonte malgré votre sciatique tenace.

### **SKIVERS : Forënke (CDEP autoproduit)**

Skivers revendiquent fièrement leurs origines pictaves - non, ce n'est pas une insulte de traiter quelqu'un de pictave, du moins en principe - comprenez ainsi qu'ils viennent de Poitiers, et peut-être de ses environs proches, un groupe très cosmopolite non ? "Forënke" est leur nouvel EP, c'est du garage-punk plutôt millésimé 70's, et il y a là de quoi danser une belle gigue bien endiablée si vous vous sentez en guiboles et si vous appréciez ce genre de farandole. Sinon, vous pouvez vous contenter de taper du panard, ça fonctionne très bien aussi. La particularité de Skivers, c'est un chant (en anglais) très acide qui n'est pas sans rappeler celui de Jello Biafra, en moins chevrotant cependant, bien que tout aussi expressif. De plus, on appréciera leur sens de l'humour affûté, "skiver", en danois, désignant

certes un disque, mais pas celui auquel on s'attendrait, plutôt un disque de frein ou un disque à tronçonner. Trop fort. Attention enfin, ce groupe n'est pas à confondre avec son homonyme parisien qui crapote dans le hard-rock, pas tout à fait la même mayonnaise.

## NEWS

Nouvel EP du groupe oi parisien **Cran** sur le label nantais **Une Vie Pour Rien**. Du punk agressif du genre pitbull qui ne vous lâche plus quand il vous a agrippé le fessier : [www.uvpr.fr](http://www.uvpr.fr) @@@ Un nouveau supergroupe lyonnais chez **Dangerhouse Skylab** (ça devient une spécialité pour le label gone) avec **Videoflip**. De vrais morceaux de **Scaners**, **Beaten Brats**, **Mogs** et autre **Claimed Choice** pour un premier mini album de punk-rock bi-classé australo-british bouclé en trois jours, même pas le temps de compter jusqu'à quatre. Sortie également d'un split mini album un peu particulier puisqu'il propose deux des derniers projets musicaux de **Tony Truant**, qui, n'ayant pas assez de boulot avec les **Wampas**, forme des groupes comme d'autres collectionnent les timbres. D'un côté on a les **Rois Du Reg-Rock**, avec des membres des **Grys Grys**, de l'autre un duo avec le batteur **Bongo Joe**, le tout étant éminemment rock'n'roll bien sûr, on ne referra pas le bonhomme maintenant : [www.dangerhouse.fr](http://www.dangerhouse.fr) @@@ Quatrième album pour le groupe punk'n'roll suisse **Snotty Cheekbones**. Ça s'appelle "A broken nose and the good fight", plutôt convivial comme programme, et ça paraît sur le label autrichien **Monster Zero**, un gage de qualité : [www.monsterzerorecords.com](http://www.monsterzerorecords.com) @@@ **Noirnoise**, un groupe italien de rock alternatif psychédélique fait paraître son premier album éponyme sur le label italien lui aussi **Club Inferno Ent**. Si vous ne jurez que par l'indie rock américain des 90's, ce disque est pour vous, j'ai testé et j'ai approuvé : <https://mykingdommusic.net> @@@ Le label alsacien **Dirty Punk** annonce trois sorties : le nouvel album de **1984**, "Nothing will ever change", du street-punk-rock avec notamment une édition en vinyl gris marbré, la réédition, pour la première fois en vinyl, bleu pastel s'il vous plaît, du deuxième album du groupe oi **Kro Men** paru initialement en 1996, "Phallussy", un truc à vous détartrer la tuyauterie si j'en juge par la pochette, et le nouvel album de **Wunderbach**, "Actionnaires de la raya", avec une édition limitée en vinyl jaune transparent, la couleur fétiche du groupe : [www.dirtypunk.fr](http://www.dirtypunk.fr) @@@ Chez **Poseur Export** paraît un EP du groupe cold-psyché **Last Night We Killed Pineapple** (on trucide ce qu'on peut), "Everything" : [poseur-export.fr](http://poseur-export.fr) @@@ **Deviance** pallie l'absence de soleil dans les Vosges en sortant le premier album du groupe réunionnais **Fenwâr**, de l'anarcho-punk capable de foutre le feu dans l'île comme en Nouvelle-Calédonie, le quatrième album, en vinyl blanc, des Brésiliens d'**Odio Social**, du hardcore à la **Agrotoxico**, que d'aucuns considèrent comme leurs grands frères putatifs, c'est beau la famille plus que recomposée, et le deuxième album de **Psycho Squatt**, bien que je ne sois pas sûr que Phébus brille plus à Dijon qu'à Romont, "Et poussent les fleurs" tartinant son anarcho-punk de rigueur : [www.deviancerecords.com](http://www.deviancerecords.com) @@@ **Les Monstres Sacrés** est un blog qui traite d'un peu de tout, musique, cinéma, littérature, mais toujours sous forte influence rock'n'roll, garage, punk. Ils parlent même de la **442ème Rue**, ils ne peuvent donc pas être franchement infréquentables, merci à eux : <https://monstres-sacres.blogspot.com> @@@ Deux nouveautés chez les Marseillais de **Crapoulet** avec le troisième album de **Basic Shapes**, du post-punk made in Montreuil, et le repassage du premier, et à ce jour unique, album des Argentins de **Distante**, du hardcore supersonique : <https://crapouletrecords.limitedrun.com> @@@ Chez les Rennais de **Mass Prod**, entre deux stands et deux numéros de **Punkulture** (le n° 12 est en approche mais il n'a pas encore atterri à l'heure où je m'échine sur mon clavier, ce sera pour la prochaine fois), on complète le catalogue discographique avec quelques sorties attendues, le nouvel album des Brésiliens de **Devotos**, "Punk reggae", sur lequel ils ont réenregistré onze de leurs morceaux reggae avec notamment des cuivres pour faire plus joli à l'occasion de leurs trente-cinq ans (mazette, déjà !), le premier album studio des **Zéclopés**, des Normands, comme quoi la guerre entre les deux régions n'aura pas lieu chez Mass Prod, leur ska-punk ayant la faculté de répandre la paix, l'amour et les petits zoziaux tout autour d'eux (hum !), un split album bourré de crust à ras les sillons avec **Defekt** (Toulouse) et **Molar** (Belgique), de quoi clouer le bec à votre voisin qui joue de la tondeuse, de la disquetteuse et de la débroussailleuse à chaque fois que vous prévoyez de faire la grasse matinée, le premier album de **Swimmin' Poor**, "Encre et sang", du punk-rock pour ce nouveau projet de **Magali**, la chanteuse de **La Fraction**, et le quatrième volume de la série de compilation 100% filles **Girlz Disorder**, de quoi faire virer féministe le plus peloteur des producteurs de cinéma : [www.massprod.com](http://www.massprod.com) @@@

### **The SHADOW'S GONE OUT : John Doe/Final alarm (CD, Bitume)**

Ce premier album de the Shadow's Gone Out est en fait un objet hybride, d'où son titre dual. En effet, si "John Doe" est véritablement le nouvel EP du groupe, paru au départ uniquement en cassette, les trois titres de ce format initial sont augmentés de travaux plus anciens, à savoir le premier EP, "Final alarm", disponible uniquement en digital depuis septembre 2022, et le single "Whispering ghost", lui aussi dématérialisé depuis décembre 2023, avec, en sus, un remix d'un titre de "John Doe", "Unlucky young men", et un court morceau paru nulle part jusque-là, "Alone with a ghost", sorte de fausse intro à "Whispering ghost". Mais reprenons depuis le début. En 2020, pendant que tout le monde se faisait chier chez soi, au point que certains avaient trouvé intelligent de passer leur début de soirée sur leur balcon à applaudir dans le vide, alors qu'il n'y avait pas le début d'un bout de jack ni l'ombre d'un ampli au bas de leur immeuble, fallait-il être désœuvré pour tomber si bas, deux tourangeaux se disent que, quitte à virer zinzin, autant le faire en duo et en musique. Julien Nourtier (ex Twilight Motion ou Arch Of Coven), ci-devant batteur, et Anthony Enault, bassiste de son état, décident donc d'associer leurs compétences musicales et industrielles pour transformer un modeste local de répétition en annexe des usines Krupp, car ce qui sort de leurs cogitations musicales, de leurs pratiques instrumentales et de la mémoire vive de samplers qui entraînaient dans le coin, s'apparente nettement aux sonorités expérimentales d'une scène indus clairement identifiée. Ni l'un ni l'autre n'étant chanteur, l'expérience sera instrumentale, rendant la chose encore un peu plus anxiogène et angoissante, ce qui transparait sur le EP "Final alarm". Pour "John Doe", le duo rajoute des influences métal, notamment la double pédale de grosse caisse au tempo ferroviaire incessant, vous donnant l'impression d'habiter le long d'un circuit de train électrique grandeur nature, donnant ainsi un surcroît d'énergie à une musique qui reste néanmoins aussi extrême et brutale, au moins dans l'esprit. The Shadow's Gone Out (vous pouvez aussi les appeler TSGO, même sans être des intimes, ils ne vous en voudront pas) ne laisse pas franchement indifférent, à moins bien sûr que vous ne soyez né sous le signe de l'iceberg ascendant menhir, ce que je ne souhaiterais pas à mon pire ennemi bien qu'il le soit sûrement déjà de toute façon, si vous me voyez viser Poutine ou Macron, ce n'est absolument pas fortuit.

### **DEAD MAMMALS : Killjoy (CD, P.O.G.O. Records)**

Moins d'un an après la sortie de leur deuxième album, les Anglais de Dead Mammals reviennent avec cinq titres de ce qu'ils savent faire le mieux, de la noise mâtinée de post-punk des plus denses et touffus. Il ne s'agit cependant pas d'un disque totalement nouveau puisque ces morceaux ont été enregistrés en 2022 et 2023, en gros à peu près en même temps qu'ils mettaient en boîte l'album sus mentionné. On peut décemment supposer que certaines de ces chansons, pour ne pas dire toutes, ont simplement été écartées du track listing de ce disque et que la sortie de "Killjoy" est une sorte de pis-aller destiné à ne pas laisser pourrir ces titres au fond d'un tiroir. Les Dead Mammals tentent donc ainsi de se dédouaner vis-à-vis de ces morceaux comme d'aucuns laveraient leur conscience face aux péchés d'Israël, sauf que les premiers s'en sortent évidemment mieux que les seconds. "Killjoy" est d'ailleurs bizarrement construit avec deux morceaux d'une longueur décente au milieu de trois brûlots plus courts que la moyenne, ce qui, au passage, ne rend pas le disque forcément très représentatif de ce que fait le groupe habituellement. Sur le titre d'ouverture, "Sensations impaired", les Dead Mammals se sont même payés le luxe d'inviter Fuzz McGhee, l'homme à tout faire derrière le projet lo-fi noisy Spectrum/Static (Portland, Oregon), qui déclame ainsi une sorte de manifeste incantatoire, analogue à quelque sorcellerie postopératoire. "Killjoy" est un disque à prendre pour ce qu'il est, une parenthèse, une virgule, une respiration (encore que, vu l'atmosphère suffocante qui se dégage de la musique du groupe...) entre deux chantiers plus conséquents, l'un déjà terminé, l'autre en devenir. Une habile manière de faire patienter.

### **FALL FOR RISING : Are you still living (CD autoproduit)**

Êtes-vous toujours vivants ? Les Savoyards de Fall For Rising font bien de poser la question tant l'humanité semble de plus en plus décidée à mourir, notamment en passant la main aux machines et à l'Intelligence Artificielle. Et le moins qu'on puisse dire c'est qu'elle le fait aussi activement qu'une armée de lemmings décidant d'aller se jeter dans la mer pour faire de la place aux générations ultérieures. Sauf que nous, de génération ultérieures, il risque d'y en avoir de moins en moins une fois que toute la quincaillerie qu'on a inventée

pour nous remplacer l'aura finalement réellement fait, nous remplacer. Avec la bénédiction de tous les profiteurs à court terme, plus préoccupés de leur compte en banque que d'un hypothétique futur. En même temps, la disparition de l'espèce humaine pouvant être ce qu'il peut arriver de mieux à notre pauvre planète bien malmenée, faut-il s'en plaindre ? Fall For Rising nous délivre néanmoins son message d'alerte sur un solide fond de hardcore largement saupoudré de métal, que d'aucuns pourraient appeler métalcore du coup. "Are you still living" est leur deuxième EP, après "Test a lion" en 2020. On ne peut pas dire que la cadence discographique soit très soutenue, mais c'est un peu comme l'artisanat face à l'industriel, la qualité prime sur la quantité, ce qui vaut toujours mieux que l'inverse. Comme de se faire adouber par une figure comme Vincent, le chanteur du groupe toulousain Alea Jacta Est, qui grenouille dans les mêmes marigots musicaux, venu se limer les cordes vocales sur "Find your own way". Un petit barbecue hardcore entre potes, c'est toujours bon pour le moral et les relations sociales, et toujours mieux que les week-ends d'intégration d'une vulgaire école de commerce, mais je ne voudrais pas avoir l'air de stigmatiser qui que ce soit, de toute façon, être étudiant en école de commerce dénote déjà d'une faiblesse intellectuelle majeure.



### **CHARCOAL : Rocks (CD, M&O Music)**

Premier mini album pour ce groupe francilien fraîchement débarqué, en 2023, sur une scène hard-rock ou heavy-métal, selon les affinités de chacun, qui génère pas mal de trucs peu affriolants mais qui, de temps en temps, réserve quelque agréable surprise, du genre cadeau Bonux, pour les plus vieux, ou jouet Kinder, pour les moins ridés. Charcoal est à ranger dans cette dernière catégorie tant leur musique conserve une saveur rock'n'roll qui fait passer les accents hard au second plan. Charcoal est un quatuor qui besogne dur - même la connotation olé-olé de ce verbe n'est pas usurpée - qui tronçonne sévère, qui maçonne du gros œuvre à la manière d'un équarrisseur que ne ferait que dans le grand format, genre cétaqué ou pachyderme. On ne va pas se mentir, on sent nettement quelques influences pas piquées des vers, comme AC/DC, un exemple parmi d'autres, mais ça ne gâche jamais le plaisir de se vautrer dans des riffs bien sentis et des rythmiques au doux parfum de marteau-pilon, et ça ne mérite sûrement d'être mis au pilori. En même temps, les gonzes ont de la bouteille, Charcoal n'est pas leur premier bégain adolescent, ce qui explique pourquoi ce disque montre une solidité à tout épreuve. Ils ont dû casser des boîtes entières d'œufs - d'autruche de préférence - avant d'atteindre la perfection d'une omelette aussi baveuse, sans grumeau ni le moindre morceau de coquille intrusif. Charcoal n'ont rien inventé, c'est clair, mais, pour reprendre le titre de l'une de leurs chansons, leur seul but n'est-il pas de nous offrir "One night of rock'n'roll" ? En l'espèce, c'est réussi, on ne peut le nier.



## SLEAZY TOWN : Unfinished business (2CD, M&O Music)

Quand les Parisiens de Sleazy Town décident de s'atteler à la tâche, ils ne mégotent pas, ça donne carrément un double CD, fort copieux en plus puisque chaque disque fait dans ses cinquante minutes bien tassées et ses douze morceaux réglementaires, avec ça, les scélérats estiment qu'ils n'ont pourtant pas fini le job. Qu'aurait-ce été s'ils avaient pris la peine de tout bien nettoyer et récurer ? Un coffret de cent soixante dix CD, comme l'intégrale de Mozart ? Pour l'instant, on n'en est pas là, Sleazy Town ne sont pas si farouchement anticonformistes, éventuellement on en reparlera d'ici un petit demi-siècle. Enfin eux surtout, moi je ne serai plus là pour leur rappeler leur promesse de campagne. Ceci étant dit, compte tenu de la couleur qu'ils ont choisi de donner à leur musique, pour faire simple, c'est essentiellement de hard-rock dont on parle, le format double album semble plutôt pertinent tant, dans le genre, on a souvent tendance à faire dans le superlatif. Le plus surprenant dans l'affaire, c'est que "Unfinished business" semble être leur premier album, Sleazy Town n'ayant sorti qu'un EP avant ce raid au long cours. J'imagine que le choix du double album s'est imposé naturellement puisque le groupe existe depuis une bonne douzaine d'années déjà, ce qui leur a laissé suffisamment de marge pour composer et composer encore. L'album ne propose d'ailleurs que des originaux, aucune reprise, ce qui aurait pourtant été facile pour remplir le cratère. Au bout d'un moment, il fallait bien que tout ça finisse gravé dans la cire, à défaut du marbre, ce qui permet de faire un bilan, de tirer un trait, en pointillés quand même, sur cette première période avant de relancer la machine. L'aventure Sleazy Town est certes plutôt bien balisée, hard-rock et glam-métal ayant depuis longtemps creusé les ornières leur permettant de ne pas se perdre en route et de se repérer sans avoir à trianguler entre l'étoile polaire et celle du berger, exercice parfois casse-gueule quand on n'est ni roi mage ni Paul-Émile Victor, et le groupe ne se prive pas de poser ses galoches dans ces traces devenues indélébiles avec le temps, déroulant tous les poncifs du genre avec abnégation et savoir-faire. Juste ce qu'il faut d'énergie pour ne pas sombrer dans le hard-FM, chœurs suffisamment discrets et maîtrisés pour ne pas virer opéra du pauvre, ils évitent même l'écueil trop vicieux du slow sirupeux - ce qu'il y a de pire dans le hard-rock - ajustant façon prêt-à-porter les rares morceaux un peu plus lents du lot de manière à faire passer la pilule sans s'étrangler. Sleazy Town démontrent ainsi qu'ils ont le métier et la chopine (dans tous les sens du terme ?) les autorisant à revendiquer une filiation exempte de toute bâtardise, on ne sait jamais, des fois qu'un trône quelconque se libère, ils pourraient toujours prétendre s'y asseoir sans déchoir ni passer pour des usurpateurs. Avec Sleazy Town, on se remet à penser que hard-rock n'est pas forcément un gros mot.

## ANGRY ZETA : Chills and thrills (CD, Voodoo Rhythm Records - [www.voodooorhythm.com](http://www.voodooorhythm.com))

À l'écoute du country hillbilly bluegrass taloché tout au long des treize titres de ce nouvel album d'Angry Zeta, on pourrait croire le groupe originaire des hauteurs des Appalaches ou du fin fond du Texas, il n'en est rien puisqu'ils sont Argentins, de Buenos Aires plus précisément. Notez bien qu'on reste sur le même continent, à défaut du même sous-continent, encore que je ne sois pas certain que ce type de musique soit très prisé des gauchos locaux. Angry Zeta, en tout cas, en raffolent au point d'en avoir fait leur quatre heures, pour ne pas dire leur quotidien. Le groupe est assez protéiforme, composé de sept musiciens, guitare, violon, contrebasse, washboard (voire carrément de plus minimalistes cuillers), banjo, ils sont deux à pouvoir en jouer, mandoline, deux aussi, du moins l'un des Portefños, Banjo Bob, alterne-t-il entre les deux instruments en support de deux de ses petits camarades plus spécialisés, avec un banjo à six cordes en appui d'un banjolé à quatre cordes et un plus traditionnel cinq cordes pour miss Marañá. Ouf ! Une fois posées ces considérations techniques, on se doit d'insister sur le fait qu'Angry Zeta n'utilise que des instruments acoustiques, un choix délibéré qui permet au groupe de jouer partout et dans n'importe quelles conditions, aussi bien dans clubs ou bars que dans la rue. Un avantage non négligeable quand on pratique une musique aussi rustique que la leur. Comme déjà évoqué, Angry Zeta, basiquement, font de la country, mais une country qui se teinte de folk, de hillbilly, de bluegrass, de rockabilly ainsi que de punk. Du coup, au fil des plages, on passe rapidement de morceaux dynamiques et survoltés à des choses un peu plus posées. Là encore il faut y voir leur souci de s'adapter à toutes les circonstances et à tous les publics qu'ils sont susceptibles de rencontrer au cours de leurs pérégrinations mondiales. Car oui, Angry Zeta, depuis une dizaine d'années que le groupe existe, ont joué un peu partout autour du globe, bien qu'ils aient quand même tendance à privilégier l'Amérique du Sud, pour d'évidentes accointances

géographiques et culturelles, et l'Europe. C'est d'ailleurs en Italie, en trois jours, qu'ils ont enregistré ce nouvel album, suivant ainsi les conseils avisés de Mr Beat-Man, le big boss de Voodoo Rhythm, qui les avait rencontrés lors d'une tournée argentine des Monsters. Notre révérend préféré étant d'un naturel très liant - il serait capable de faire un câlin à un mamba noir s'il en croisait un dans la rue - il ne pouvait déceimment pas se priver d'aider Angry Zeta à propager leur bonne parole country trash. Signalons pour finir que, sur les treize morceaux du disque, on trouve onze originaux et deux reprises. "Si yo soy asi" est puisée directement dans le vivier punk argentin, plus précisément dans le répertoire du groupe punk Flema, des vétérans formés en 1986 qui existent toujours aujourd'hui, malgré le suicide de leur fondateur, Ricky Espinosa, en 2002, et qui ont une petite quinzaine d'albums à leur actif, des légendes à leur échelle qui ont donc su susciter de gaillardes vocations. La seconde reprise est plus traditionnellement rockabilly, "The low road" étant un morceau que Mac Curtis a sorti en 1956 sur King, label éminent s'il en est avec des gens comme Hank Mizell (et son irréfugable "Jungle rock") ou Charlie Feathers. Voilà qui symbolise bien les deux mamelles auxquelles s'abreuve les soudards, et soudardes, le groupe est mixte, d'Angry Zeta, le Zeta en colère qui donne son nom à la banda en étant le chanteur principal et guitariste fort stylé. J'espère avoir l'occasion de les voir un jour sur scène, l'écoute de ce disque me laissant deviner qu'ils ne doivent pas engendrer la monotonie ni la neurasthénie.

## FANZINES/NEWSLETTERS

### MORE THAN SOUNDS ZINE Numéro 12 ([morethansoundszine.blogspot.com](http://morethansoundszine.blogspot.com))

Sans vouloir jouer les mouchards, ce petit fanzine nordiste semble avoir une parution largement aussi aléatoire que le modeste opuscule que je m'évertue, de mon côté, à faire paraître le plus irrégulièrement possible. Bienvenue au club. Le premier numéro est daté d'août 2020 tandis que cette douzième livraison est millésimée février 2024, ce qui, en bonne logique arithmétique, devrait faire dans les trois numéros par an. Sauf que cette belle théorie est trop angélique puisque le numéro 11 date de juillet 2023, et que c'était même le seul numéro pour cette année-là. Ça doit être pour ça, pour tenter de boucher quelques trous, que les gusses font aussi paraître une petite newsletter, comme celle que j'ai reçue avec ce numéro 12, une newsletter numéro 11 datée d'août 2023, ce qui ne risque pas de nous réconcilier avec la régularité, la ponctualité et la rigueur. D'un autre côté, comme il s'agit d'un fanzine, fait avec les tripes et le cœur, on ne va pas non plus s'emmerder avec une pointeuse ou un contrat de travail, faut pas déconner. Bref, revenons-en à l'affaire qui nous intéresse, ce petit zine de huit pages format A5, une pagination constante depuis le début. Ce qu'on remarque de suite, c'est que le bazar est imprimé, sur papier légèrement glacé, et non photocopié, ce qui manifeste un certain goût du luxe, surtout pour moi qui m'en remets toujours aux services de ce brave monsieur Xerox. En revanche, "More Than Sounds" est en noir et blanc, ce qui, de toute façon, ne nuit en rien à l'intérêt qu'on peut lui porter. Pour ce qui est du propos, il est clairement affiché en une : Rock, stoner, post, noise, métal, doom. Pas de faux-fuyant machin-pop-truc-rap, ce zine est bruitiste jusqu'au bout de la queue de la souris, nom d'un petit démineur. Quant au sommaire, avec huit pages seulement, on se doute qu'on ne vas pas y trouver une vingtaine d'interviews ni une centaine de chroniques. En l'occurrence, pour ce numéro, c'est un seul entretien, avec le groupe belge **One Zillion Decibels**, encore des qui portent un nom clairement en rapport avec leur musique, du heavy stoner rock telle qu'ils la décrivent. Un entretien qui s'étale sur quatre pages, le reste étant dévolu à cinq chroniques de disques et une paire de nouvelles du front. Tout est ramené à l'essentiel. Du côté de la newsletter, c'est encore plus succinct, normal, sinon ce serait le zine lui-même, avec un A4 recto verso plié en trois, comme un courrier d'affaire, toujours imprimé. Sur une face, une interview de **Mama Youth**, groupe dunkerquois de rock'n'roll-stoner-fuzz, là encore ce sont eux qui le disent, sur l'autre un carré de chroniques. En gros, si vous avez un problème de cérumen mais que vous avez épuisé votre stock de cotons-tiges et qu'on est vers les deux heures du matin une nuit de dimanche à lundi en plein cœur d'un week-end de Pâques, ce zine devrait être un parfait ersatz prophylactique et vous éviter la moue de dégoût de votre copine quand, habituellement, vous utilisez le cure-dent qui vous a servi, quelques heures plus tôt, à vous désincruster les chicots. Auquel cas un stage de formation hygiène corporelle et estime de soi ne serait peut-être pas superflu non ? Mais je dois être hors-sujet là.

### QUE VIVE LE ROCK LIBRE n° 62 ([www.traumasocial.fr](http://www.traumasocial.fr))

Ah tiens, ça y est, l'ami Zéric est revenu à un format un peu plus

décent avec le nouveau numéro de sa newsletter semestrielle, à savoir un format A5 recto-verso, après quelques années de portion congrue, celles post-COVID. Certes, on est toujours loin d'un remake du "**Seigneur des anneaux**" mais je ne sais pas si c'est vraiment l'objectif du lascar que de raconter la saga de nains punk ou d'elfes hardcore. Un jour, il faudra que je lui demande, des fois que je sois passé à côté d'une information capitale. Pour l'heure, foin de longues palabres, "**Que Vive Le Rock Libre**", c'est de la nouvelle, encore de la nouvelle, toujours de la nouvelle, "news" comme disent nos voisins britanniques. Ça claque comme un accord de **Brigitte Bop**, ça dynamite comme un riff de **R'n'C's**, ça dépasse rarement les deux phrases, ça peut même se lire en trottinette électrique - encore que là je conjecture, n'étant jamais monté sur ce genre d'engin satanique qui vous offre direct en pâture à la réprobation générale. Ah oui, sinon, ça cause français, en français, de français. Pour les scènes punks patagonaise, dayak ou massai, il faudra trouver un autre receleur. Pas que Zéric n'aimerait pas en parler, je suis sûr que, sous son bomber, bat un vrai petit cœur d'explorateur musicologue, c'est juste qu'il priorise le local et le circuit court, et surtout qu'il y a plus de chances que ses lecteurs habitent Lamotte-Beuvron ou Raon-L'Étape que Port Moresby ou Ilulissat, ce qui doit influencer sur ses choix éditoriaux.

#### **DU PAIN DU VIN DU BOURRIN n° 12**

Ne me demandez pas comment on se procure ce fanzine, je n'en ai fichtrement aucune idée vu qu'il n'y a aucun contact. Il est tombé entre mes petites mimines potelées via **Zéric de Trauma Social**. J'en ai pourtant disséqué assidûment les 56 pages (format A5 et impression laser, quand même), mais rien, nib, nada. Tout juste est-il précisé que ce numéro est daté "hiver 2024" et qu'il est gratuit. Tout juste en ai-je déduit que le grognard qui l'a écrit (à la main s'il vous plaît, ni à la Remington ni au Mac) grenouille entre la Bretagne et la Normandie puisque les lieux qu'il hante usuellement pour aller voir des concerts ou simplement pour emmener sa progéniture batifoler au grand air sont localisés dans ces deux régions. Une fois ceci posé, la lecture du zine surprend un tantinet le papivore que je suis. En effet le sieur "Du pain du vin du bourrin" (appelons-le ainsi à défaut d'autres éléments identitaires, au passage je me dois de notifier que j'adore le titre de ce zine, et ce n'est pas par vile flatterie) ne donne quasi exclusivement que dans la chronique (cassettes, disques, bouquins) et le compte-rendu de concert. Ah si. Il nous propose aussi un journal de bord d'un road-trip (hum !) en **forêt de Brocéliande**, deux pages d'aphorismes de son rejeton, **Zkaxuû** (je flaire le pseudonyme à mille lieues), sept ou huit ans aux fraises, et une petite BD (à épisodes apparemment) mettant en scène **Annette la Canette et Riton le Cach'ton**, ce qui devrait vous donner quelque indice sur ce à quoi tourne le gremlin. Quant aux chroniques, on frise la correctionnelle. En effet, monsieur "Du pain etc" parle de trucs improbables qu'il semble acheter dans les vide-greniers, en cassettes, ouh, ou en CD. Conséquence, les machins sont largement hors d'âge et parfois d'un goût douteux. Comme du **AC/DC** période **Brian Johnson** (pas ce que les Australiens ont fait de mieux) ou du hard-rock avarié genre **Dio**, **Saxon**, **Def Leppard** ou **Skid Row**. Le problème, c'est que, quand le couperet tombe, les têtes se détachent avec une constance que la Veuve trônant sur la place de la Révolution vers 1794 devrait jalouser avec ferveur, elle-même n'ayant jamais eu un tel rendement. En gros, il s'emmerde vite à écouter ce qu'il achète. Même à un euro la cassette, j'ai du mal à comprendre la démarche. Sauf si, bien sûr, la rédaction d'un tel fanzine participe d'une quelconque auto-thérapie, auquel cas j'y verrais un peu plus clair. Pareil pour les trucs plus récents, et plus punks pour le coup, qui ne trouvent pas plus grâce à ses oreilles, ou pour les concerts, pour lesquels il semble faire parfois des dizaines, voire des centaines, de kilomètres, pour finir par se demander ce qu'il fait là. Certes, chacun fait bien ce qu'il veut de ses loisirs, mais, franchement, dépenser autant d'argent, alors que, selon ses dires, il tire le diable par la queue dès le deux du mois, pour s'ennuyer autant, est-ce bien raisonnable ? Surtout que, toujours selon ses propos, il n'en est plus vraiment au stade de l'adolescent en quête d'un sens à sa vie. Après, il y a bien quelques points positifs à souligner, notamment l'effort de mise en page, à l'ancienne, colle et ciseaux, la lisibilité, bien que manuscrite, ça n'est pas du gribouillis infâme nous obligeant à invoquer le fantôme de **Champollion** pour tenter de le déchiffrer, c'est écrit en caractères d'imprimerie et non en cursive, et puis une forme d'humour sous-jacent qui surgit souvent là où on ne l'attend pas. Le gonze, s'il semble s'ennuyer ferme, ne se prend pas au sérieux et ne cherche pas à faire comme si, ni aigreur ni hargne dans sa prose. En un sens, il se fait plaisir (ce qui est le propre du fanzineux) en pratiquant une sorte de journalisme narratif, de réalisme documentaire qui sied finalement assez bien au ton général du bazar, qui ne restera cependant pas comme un indispensable du genre, si tant est qu'un fanzine puisse l'être, avis qui

inclut évidemment mon propre et modeste travail.

#### **W-FENEC MAGAZINE n° 60 (www.w-fenec.org)**

Le nombre de fanzines encore vivants aujourd'hui s'est certes drastiquement réduit par rapport à des périodes plus fastes, mais ceux qui restent sont des survivants, des résistants, des durs à cuire qui commencent à avoir une certaine longévité pour ne pas dire une longévité certaine. Le syndrome **Jeanne Calment** appliqué au fanzinat. "**W-Fenec**" appartient à cette race de vieux mercenaires avec ses vingt-six ans et ses soixante numéros au compteur, ce qui ne plaide sûrement pas en sa défaveur, au contraire. Cette nouvelle livraison est encore fort copieuse avec ses deux cent dix pages, ce qui ne laisse pas de m'étonner, comment parviennent-ils à tenir le rythme d'un numéro tous les deux mois qu'ils se sont imposés depuis plusieurs années maintenant ? À quoi tournent-ils donc ? La bière et le Cacolat ne peuvent pas tout expliquer. Toujours est-il que le sommaire de cet opus contient toujours sa volée syndicale d'arguments de choc en faveur de la scène punk internationale, même si le fond de caisse reste millésimé années 90 avec son lot d'interviews-fleuve, **\$heriff** et **Tagada Jones** croisant le fer pour la bonne cause, et pour la cassettes, **Filter** (90's je vous dis), **Burning Heads** ou **Not Scientists**, sa brouette de comptes-rendus de concerts, **Nostramo** (rah oui), sa citerne de chroniques de disques, **J Mascis**, **Cannibal Corpse** (yes, et fuck to les pisse-froid qui les censurent un peu partout, comme en Allemagne), les **Darts** (lovely), **Howlin' Jaws**, sans compter tous les trucs que je découvre à chaque fois vu qu'on ne peut pas tout connaître, et puis les photos, partout, par dizaines, parfois carrément sur double page, c'est sûr, ça en jette, au point que de temps à autre, on a l'impression d'avoir soi-même assisté au concert ou à l'interview, comme quoi le virtuel, des fois ce n'est pas si mal, surtout quand il est sur papier, oui enfin là c'est sur mon écran d'ordinateur (puisque le truc est téléchargeable à l'adresse indiquée plus haut) mais ça aurait pu être de l'offset. Salut confraternel à **Gui de Champi** et **Guillaume Circus**, deux des piliers de "W-Fenec" dont j'apprécie toujours la prose, notamment dans leur joute à distance via leur rubrique "**Hugu(gui) les bons tuyaux**". Ne lâchez rien les mecs.

---

#### **LION'S LAW : Si le ciel vient à tomber (CD, Une Vie Pour Rien)**

Douze ans, on entre dans l'adolescence, le moment de faire un premier bilan de sa vie avant qu'on ait définitivement oublié notre prime enfance. C'est ce qu'ont du se dire Lion's Law à l'heure de concocter cette compilation. Encore que, dans le cas d'un groupe, l'enfance, normalement, elle ne passe pas par la case Alzheimer puisqu'il reste toujours les disques pour raviver les souvenirs. Mais les disques, eux aussi, peuvent connaître des passages à vide, notamment quand ils ne sont plus disponibles et qu'il faut parfois claquer une petite fortune pour s'en offrir un exemplaire. La compilation devient alors un ersatz acceptable. D'autant que, logiquement, on est censé y trouver la crème de la crème, the best of the best, le must du must. Pour ce qui est de Lion's Law, compte tenu du fait que le groupe n'a jamais molli, ne serait-ce que d'une nanoseconde, la crème de la crème de la oi maison, ça pourrait aussi bien être l'intégrale de leur discographie. Difficile à enfourmer sur un seul disque. Il a donc fallu faire une sélection. Je leur laisse évidemment l'entière responsabilité de leur cheminement intellectuel pour privilégier tel ou tel titre et laisser tel ou tel sur le trottoir. Primo, je ne suis pas au courant de leurs tractations internes, secundo, même si je l'étais, comme je ne suis pas un mouchard, je me garderais bien de divulguer quoi que ce soit. Encore qu'ils aient trouvé un biais intéressant pour ne frustrer aucun morceau, décidant de ne retenir que leurs chansons en français. Ah merde, je l'ai dit, quel poucave je fais finalement. Sur les onze titres de cette compilation, huit sont extraits de leurs précédents efforts, un de l'album "From the storm" en 2016, quatre de l'album "The pain, the blood and the sword" en 2020 et les trois du EP "Zonard" en 2018. Pour le reste, Lion's Law se fend de deux inédits, "Idées noires" et "À t'en brûler les ailes", et d'une relecture de "Lafayette", la version originale étant parue en 2013 sur leur premier album, "A day will come". Le tour est ainsi habilement joué, une compilation thématique (le français militant) et les inédits qui vont bien pour faire en sorte que les fans qui ont déjà tout s'y retrouvent aussi. À l'écoute de cette compilation, il est d'ailleurs assez surprenant de n'entendre chanter qu'en français alors que, majoritairement, ils chantent plutôt en anglais, mais il n'y a là ni opportunisme ni volonté racoleuse, ces morceaux sont l'un des pans de la musique de Lion's Law, insister sur ceux-ci n'est qu'une manière parmi d'autres d'aborder le sujet. En une demi-heure, vous avez un concentré de Lion's Law à ne surtout pas diluer sous peine de perdre toutes ses valeurs caloriques, un régime un peu trop drastique.



### **BED BUNKER : #3 (CD, Beast Records/Fly House Records)**

Bon sang de bois, il s'en est écoulé du temps avant de voir paraître ce troisième album de Bed Bunker. Les deux précédents étant parus en 2014 et 2016, même si le deuxième est sorti à mon insu. Il est vrai que Franck Headon, le principal artisan du duo, est un peu pris par son autre activité musicale puisqu'il est le batteur du groupe rennais Head On. Avec Bed Bunker, il fait étalage de ses talents de multi-instrumentiste, jouant de quasiment tous les ustensiles (guitare, claviers, batterie, voire boîte à rythmes), à l'exception de la basse, tenue sur ce disque par Lorence Rhodia, tandis que Jean-Baptiste Polidoro, membre à part entière de Bed Bunker pendant un temps, mais plus maintenant, vient orner une demi-douzaine de titres avec sa propre guitare, un peu comme on vient adorer une relique chez les fidèles de la première heure. La pratique instrumentale multiple de Franck Headon permet à Bed Bunker de ne pas sonner minimaliste pour deux sous, même si, musicalement, le groupe se promène entre blues fiévreux et rock'n'roll lancinant, les mélodies se déclinant sur des mid-tempi qui prennent le temps de musarder le long d'arrangements parfois limpides, parfois surlignés de discrètes fanfreluches électroniques ou harmoniques. Il y a quelque chose de nostalgique et de mélancolique dans la musique de Bed Bunker qui évoque des âges révolus, même si, de temps à autre, un accès de nervosité vient nous rappeler qu'on parle bien toujours de rock'n'roll ("Ice cube man") et qu'on ne vit pas que de romantisme suranné teinté des réminiscences gothiques qu'on distingue toujours en filigrane. Bel exercice de style et d'équilibrisme musical de la part du duo, en partie ce qui nous tient en haleine à son écoute. Car Bed Bunker ne laisse pas indifférent, c'est un euphémisme, à commencer par leur reprise noisy-wave de "1969" des Stooges, une reprise qu'aurait pu faire Suicide à peu près de la même manière, les guitares en moins. Sans aller jusqu'à dire qu'écouter Bed Bunker c'est comme aller sur la Lune (voir la pochette du disque pour comprendre l'absurdité de cette référence), il est clair cependant que l'expérience tient un peu des lacets temporels, entre noise 90's et new-wave 80's, entre blues urbain 00's et rock'n'roll 60's/70's, vu qu'il y a un peu de tout ça, à doses plus ou moins homéopathiques, dans le rendu sonore de ce disque. Un truc qui risque de tourner un moment dans mon lecteur, au détriment de mes autres centres d'intérêt, l'accordéon musette et le disco-pop (rayez les deux mentions inutiles).

### **The IN-FUZZED : Fuzz out (CD, Dangerhouse Skylab/Pigme Records/Stryckhnhine Records)**

Il en va des super-groupes comme de la créature de ce brave docteur Frankenstein, on rapatrie dans son laboratoire des petits morceaux glanés à droite à gauche et on les assemble en espérant que le tout tiendra à peu près debout. Des fois, c'est un marché de dupes, l'essai n'étant guère concluant - en l'espèce, la créature sus-mentionnée est un peu mi figue mi raisin, du moins dans le roman de Mary Shelley - des fois, c'est un chef d'œuvre d'efficacité et de compatibilité. The In-Fuzzed sont clairement à classer dans la seconde catégorie. En effet, le groupe de Perpignan agglomère des membres de gangs comme les Beach Bitches, les Bellas, Sonic Chicken 4, Harlan T Bobo - ou plutôt son groupe d'accompagnement quand l'Américain tourne dans l'hexagone. Que du premier choix, de la bidoche label rouge, du cadavre encore frais et frétilant. Du coup, les coutures sont d'une solidité à toute épreuve et l'électricité qui anime l'ensemble est d'une pureté digne d'une eau de source, même pas un besoin de l'appareillage de bric et de broc de Totor pour animer notre hydre à quatre têtes, huit bras, huit jambes et tutti quanti. C'est juste au niveau des doigts qu'il doit y avoir surplus, car je doute fort que les quarante de base du quatuor soient suffisants pour balancer une musique aussi ouvragée, burinée et monumentale que celle qu'on peut entendre sur le deuxième album d'un groupe à l'efficacité plus impressionnante que celle de l'Organisation Todt sur le Mur de l'Atlantique. Pour vous donner une idée de ce dont sont capables the In-Fuzzed, fiez-vous tout simplement à leur nom. Dans leur garage-rock'n'roll on trouve largement plus de fuzz que de pomme dans le brutal des Tontons Flingueurs. De la fuzz pur jus, du concentré, de l'extrait de parfum n° 220 de madame EDF, au service de titres assemblés comme des top fuel pour des performances encore plus corsées que celles des malheureux 10 000 chevaux de ces engins un tantinet dépassés sur leur gauche par the In-Fuzzed, aussi capables de vous aligner onze originaux que de dégoupiller une paire de reprises millésimées, "In & out" de Larry & the Blues Notes, Texas 1966, et "Suicide" des Royal Flairs, Iowa 1966 - si ça n'est pas une année rock'n'roll pour the In-Fuzzed, c'est qu'il y a quelque chose de pourri au royaume de la révolution culturelle occidentale. Ce groupe, et ce disque, est une pure tuerie, de celles dont on s'accommode sans scrupule aucun vu qu'elle fera toujours moins de victimes que d'autres qu'on préférerait oublier.

### **The MOGS : Lose control (CD, Dangerhouse Skylab)**

Décidément, à Lyon, on semble partouzer plus intensément qu'ailleurs. Les groupes qui se créent autour de musiciens venus d'autres petites entreprises rock'n'roll fleurissent avec plus d'assiduité que les perce-neige au sortir de l'hiver. Il y en a qui feraient ça en cachette, pour que les voisins ne se doutent de rien et pour éviter les regards torves à la boulangerie ou au square, pas les Mogs, qui auraient même plutôt tendance à l'annoncer par voie de presse, et qui ne sont que l'un des exemples de ces relations musicales adultérines puisqu'on trouve, au sein de ce trio, des membres des Beaten Brats, des Bongo Kids et de Videoflip, tous groupes par ailleurs fort recommandables. Dans ces conditions, comment eut-il pu en aller autrement avec ces Mogs qui, au demeurant, ne ressemblent guère aux créatures fantastiques auxquelles ils ont emprunté leur nom. Généralement, quand on parle de trio et de rock'n'roll, on a tendance à y associer le terme "power". Et ça ne rate pas avec les Mogs qui nous canonent un tir de barrage de rock'n'roll babylonien, énergique en diable, à mi-chemin entre ce que l'Australie et la Scandinavie sont capables de produire, réchauffement climatique ou pas, feu nucléaire ou non. Après deux EP, ils passent enfin à la vitesse supérieure avec ce premier album ramassé et tendu. En huit morceaux, les Mogs révisent leurs leçons élémentaires, gros riffs, chant granuleux, rythmique en acier trempé, de quoi vous rabibochoer avec vos vieux disques de Rose Tattoo ou des Hellacopters, ce qui ne peut jamais nuire à sa santé mentale. Si, en plus, sur un même disque, ce groupe est capable de vous envoyer deux brûlots du calibre de "Radio girl" et "Fire", c'est soirée topless arrosée, et même moins si affinités, et des affinités il y en aura forcément dans le contexte, de quoi perdre le contrôle et enfin conclure avec la cousine de votre meilleur pote, vous savez, celle qui vous snobe depuis le collège. Merci qui ? Oui, merci les Mogs.

### **BAD NERVES : Still nervous (CD, Suburban Records)**

Cet album est comme un grand prix de Formule 1. Ça commence avec tous les voyants dans le rouge, la pédale collée au plancher et en cramant les pneus jusqu'à la carcasse, avec trois chansons de moins de deux minutes chacune, histoire de creuser l'écart avec la concurrence. Ensuite, une fois le trou bien étayé, ça se calme un peu, à peine rassurez-vous, de manière à s'assurer qu'on a toute la cavalerie bien en main et qu'on n'a rien cassé dans la folle cavalcade inaugurale. Aux deux tiers, on change les boyaux, qui ont quand même un peu morflé dans l'affaire, on relance une machine restée en fusion malgré ces quelques dixièmes de secondes de repos tout relatif et on finit sur un rythme suffisamment soutenu pour achever d'éccœurer la rivalité mais point trop afin de profiter un minimum du paysage, il ne faudrait pas avoir fait le déplacement que pour la coupe du vainqueur non plus, surtout quand on en a déjà des armoires pleines. Les Anglais de Bad Nerves ont un peu les Max Verstappen de la scène punk-rock'n'roll mondiale, de petits prodiges qui ont décidé de ne pas attendre que les années mettent en valeur la leur de valeur, car "Still nervous" (on n'en doutait pas un seul instant) n'est que leur deuxième album, au point qu'on peut se demander de quoi ils seront capables dans trente ans quand ils sortiront leur vingtième opus. Un conseil, si vous êtes sujet à quelques menus problèmes cardiaques, essayez de vous nicher dans le premier cercle de leur garde rapprochée, vous n'aurez plus rien à craindre pour votre fragile organe, la clique pouvant vous servir de défibrillateur par simple imposition des mains, et si jamais ils sont en plein gratouillage de guitare pendant que vous voyez votre vie défiler, c'est encore mieux, un banal clignement d'œil de leur part et vous n'aurez plus jamais besoin de greffe de palpitant, de quoi faire faire de sacrées économies à la Sécu. Nonobstant, si les Bad Nerves défouaillent plus vite que Clint Eastwood, ils n'en sont pas moins amateurs de mélodies inflexibles et matamoresques, ce qui, au passage, leur fait dire qu'il font de la power-pop, mouais, moi je veux bien, mais on n'est pas non plus chez les Nerves, ici l'adjectif Bad donne une autre dimension à la nervosité innée de notre fine équipe de corgis épileptiques. Ne se fendent-ils pas d'un "Jimmy the punk" d'une minute et cinquante secondes pour bien montrer leurs racines punks, eux qui semblent ne jurer que par les mânes des Ramones ? Des Ramones qui auraient cependant eu quelque peine à suivre leur rythme, même sur la fin quand ils avaient déjà divisé par deux la durée de leurs chansons en concert. Les Bad Nerves, faute de parents biologiques disponibles, n'usurpent pas leur statut de fils putatifs d'une poignée de géniteurs qui pourraient aisément revendiquer une part de leur héritage génétique, même si, normalement, ce n'est pas dans ce sens là que ça marche.

### R'n'C's : Flytrap in the murderhouse (CD, Trauma Social/Fly House Records/Crashtaste 666)

Un nouvel album de R'n'C's, c'est tout l'inverse de la boîte de chocolats de Forrest Gump. Avec R'n'C's, on sait sur quoi on va tomber, c'est d'ailleurs ce qui en fait tout l'intérêt. Avec R'n'C's, jamais de mauvaise surprise, on sait que leurs disques vont nous faire oublier le bagne industriel qui fait notre quotidien, du moins pour les moins favorisés d'entre nous, ceux qui triment à l'usine pour des cacahuètes, mais la variante bagne open space marche aussi pour ceux qui restent le nez rivé sur leur écran d'ordinateur huit heures par jour, moins les pauses pipi et les pauses clope. Et ce nouvel album, leur septième en un peu plus de vingt ans, ne déroge pas à la règle, banane assurée dès la première écoute et plongée en apnée tout au long de ses vingt-cinq minutes de combat acharné contre une mouche pugnace et agaçante autant que virtuelle. En même temps, essayer de dézinguer un drosophile, réputé radiorésistant, à coups d'accords de guitare et de roulements de tambours, c'était peut-être un chouia présomptueux, je comprends qu'au bout d'à peine une demi-heure, la mouche soit encore en train de vous narguer en voletant avec morgue. Heureusement, pour nous, auditeurs lambdas, point de diptère à l'horizon. En tout cas, pas chez moi, maintenant, si vous conservez le cadavre du dernier inconscient qui soit venu toquer à votre porte pour tenter de vous vendre un parc entier de pompes à chaleur derrière votre canapé, je conçois que vous puissiez être un tantinet importuné par les bourdonnements intempestifs de votre petit élevage particulier de *musca domestica*. Vous n'êtes pas raisonnables non plus. Pour ce qui est de R'n'C's, les Orléanais nous avoient leur habituelle dose de fast power rock'n'roll à but non lucratif, du genre capable de cimenter un viaduc autoroutier ou étançonner un tunnel alpin, en mode plus rapide que les esclaves peu motivés d'une entreprise de BTP et largement aussi efficace. C'est bien simple, le temps d'un seul de leurs morceaux, qui dépassent rarement les deux minutes, établissant même leurs records plutôt plus près d'une unique unité temporelle, nos trois maçons vous montent une section entière d'une prison de haute sécurité. Ça doit être pour ça, j'imagine, qu'ils se frottent, en fin d'album, à une reprise fortifiée de "Folsom prison blues", devenue, sous leurs médiateurs "Folsom prison rock", élégante façon de nous faire comprendre qu'ils ne sont pas là pour nous caresser dans le sens du poil, ou alors à la brosse métallique. C'est ça qu'est bon !

### The CHUCK NORRIS EXPERIMENT : 20 (CD, Ghost Highway Recordings/Savage Magic Records)

"20", ce n'est pas la note que les Suédois de Chuck Norris Experiment auraient pu obtenir au bac rock'n'roll, encore qu'ils ne l'auraient pas volée. "20" c'est tout simplement l'âge du groupe, exprimé en années, évidemment, ni en mois ni en siècles, il est toujours bon de préciser, on n'est pas à l'abri d'une mauvaise surprise et on ne sait jamais sur qui on peut tomber, certains croyant encore que la Terre est plate ou que les Égyptiens ont inventé l'électricité. Notez bien que ce ne sont pas non plus les Suédois qui ont découvert le 220 volts, mais ils auraient pu quand on voit le nombre de groupes de rock'n'roll, toutes tendances confondues, heavy, power, high energy, qui émergent de ces rudes contrées nordiques. Bien qu'on puisse déceler une certaine logique évolutive dans ce foisonnement. Quand on habite sous des latitudes aussi hostiles, surtout l'hiver, et qu'on passe donc son temps à se piquer le nez à la bière ou à l'aquavit, il est certain que ça favorise le désir de se défouler d'une autre façon, de se réchauffer autrement qu'en coupant du mélèze. Tronçonner des guitares, c'est sûr que c'est fichtrement plus jouissif. Donc, Chuck Norris Experiment viennent de fêter leur vingtième anniversaire, ce qui est très honorable comme longévité et pas franchement alarmiste quant à leur propension à poursuivre l'effort en ce sens. D'autant qu'on pourrait ergoter et rajouter quelques années à ce compte aussi rond que le postérieur d'une actrice de X normalement constituée. En effet, quand le groupe se forme à Göteborg en 2004, c'est sur les cendres d'une précédente bande de pillards vikings, Rickshaw, qui tournait déjà depuis une demi-douzaine d'années avant de se saborder. Aujourd'hui, parmi les cinq membres de Chuck Norris Experiment, on trouve trois des quatre anciens Rickshaw, le chanteur Chuck Ransom, le guitariste Chuck Rooster et le batteur Chuck Buzz, si ça n'est pas de la fidélité... Musicalement, les deux groupes se ressemblent également comme deux gouttes de glacier, distillant un rock'n'roll qui balance délicatement entre punk et garage avec un fort pouvoir balistique. Pour célébrer leurs vingt ans, the Chuck Norris Experiment auraient pu, comme beaucoup, faire dans la facilité et nous sortir une compilation récapitulative. Mais leur discographie étant déjà fort bien pourvue du côté de ce genre de rondelles anthologiques, ils ont heureusement préféré nous

forger un nouvel album, trois ans après le précédent, ça permet de garder un bon rythme de croisière. Onze titres sont au programme, certains étant déjà parus en singles pour faire patienter. "Hot damn", "Surprise (and everybody dies)", "You go boom !" ou encore "Bats !", petit hommage à notre super-chauve-souris préférée avec l'Américain Jake Starr (Adam West, forcément, Goy Division, Delicious Fullness) au chant. Vingt ans après des débuts telluriques, un constat s'impose, the Chuck Norris Experiment ne s'attendrit toujours pas, le groupe est toujours en surrégime, pied solidement ancré sur la pédale d'effets, et pas question de se laisser dicter sa loi par la fadasserie qu'on imagine assez consensuelle au pays d'Abba. C'est sûr que ce n'est pas the Chuck Norris Experiment que la Suède risque d'envoyer un jour à l'Eurovision, les Varègues dégagent trop de testostérone et de mâle authenticité pour jouer les clowns de pacotille devant un parterre de turlupins enrubannés. Et ce qui est bien avec "20", c'est qu'on a la nette impression d'en avoir repris pour deux décennies supplémentaires de bon gros rock'n'roll avec Chuck Norris Experiment qui mourront sûrement sur scène, pas dans leur lit, vu le feu intérieur qui les consume encore après toutes ces années.



### L'ENCYCLO DÉGLINGO DE LÉO

#### CALANDRE

Garniture en voie de disparition qui prend des formes diverses, vivantes ou non, et dont les fonctions sont tout aussi multiples que les usages. Vous êtes perdu ? Il y a de quoi.

De base, quand on parle calandre, on a de suite à l'esprit cette grille, autrefois en métal, aujourd'hui de plus en plus en plastique, qui orne la devanture des voitures en surplomb du pare-choc, comme si elle était en supplication devant un dieu de la circulation qui ne l'écouterait guère, notamment dans les bouchons générés par le trafic de nos grandes métropoles, saturé de dioxyde de carbone et de noms d'oiseau aimablement glissés par les vitres ouvertes. La fonction première de la calandre est d'aider au refroidissement du radiateur, qu'elle contribue en outre à dissimuler, et surtout l'eau qu'il contient, eau elle-même destinée à refroidir le moteur. Mais ça, c'était avant, dans une autre vie, avec les moteurs thermiques. Un moteur électrique n'ayant plus besoin d'être refroidi, il n'y a donc plus d'eau pour ce faire, plus d'eau donc plus de radiateur, plus de radiateur donc plus de calandre, le tour est joué. C'est la théorie de l'évolution darwinienne appliquée à l'industrie automobile. Avec le passage du moteur thermique au moteur électrique, on va assister à une démobilité de masse des calandres, braves petits soldats de la mécanique qui ont mené de nombreuses batailles contre le réchauffement, fort peu climatique celui-là, et qu'on va donc pousser vers la retraite et le recyclage sans même leur décerner la moindre médaille du travail en toc. L'homme est décidément d'une ingratitude insupportable.

Mais ce qui m'intrigue surtout, moi qui aime bien chercher la petite bête dans des recoins souvent fort inaccessibles – comme un dahu dans les plaines de Beauce ou un yéti au beau milieu du Sahara – c'est pourquoi une calandre s'appelle une calandre. En effet, à l'origine, une calandre était un instrument assez barbare constitué de rouleaux ou de cylindres superposés et chauffés ayant pour objet, selon les utilisations, de satiner du papier, de lustrer et lisser des étoffes ou de façonner du plastique, suivant le principe du laminoir pour le métal. Le mot calandre étant issu du vieux français colandre, lui-même dérivé du bas latin colendra, descendant du grec kulindros qui veut dire cylindre. Ouf ! Sacré arbre généalogique pour un mot si

banal. Dans cette dernière acception, on comprend donc l'usage du mot calandre, l'ustensile étant essentiellement constitué de cylindres. Par contre, pour la calandre automobile, on voit moins le rapport. Pour autant que je me souviens, je n'ai jamais vu une voiture se trimballer avec une calandre cylindrique comme figure de proue, même bourré comme une baleine. Mettons ça sur le compte d'une évolution linguistique erratique puisqu'il semble que notre calandre automobile tire son nom de l'occitan calandra, issu du même mot latin, venu lui du grec kalandros qui désignait une alouette. D'un seul coup, on s'éloigne encore un peu plus de la bagnole, mais, en contrepartie, ça explique pourquoi la calandre est aussi le nom d'une espèce d'alouette méditerranéenne. Plutôt grande de taille, elle présente une large tache noire sur le haut de la poitrine, deux traits distinctifs qui permettent de ne pas la confondre avec sa cousine plus commune, même dans un miroir. Le même principe étymologique vaut pour une autre calandre, petit surnom affectueux donné au charançon du blé qui vient sans honte picorer dans les réserves de grains de nos greniers et silos plutôt que de cultiver lui-même ses céréales. Feignasse va ! Le nom de calandre utilisé ici serait alors une variation dialectale du mot charançon. C'est sûr, quand on picole trop, on a tendance à massacrer les mots, ces cadavres lexicaux finissant parfois par rester dans les esprits et les mémoires aussi sûrement que dans certains placards. À méditer si vous projetez d'aller discuter le bout de gras avec Poutine – quelle drôle d'idée soit dit en passant, mais vous faites bien ce que vous voulez de votre vie, si vous souhaitez la jouer à la roulette russe, c'est vous que ça regarde – l'abus de vodka pouvant vite vous faire zapper le « o » et le « e » final de son blaze. Et là, j'imagine aisément que Vladimir apprécierait certainement peu que vous l'appeliez Poutine, encore qu'il s'agisse de l'orthographe anglo-saxonne de sa raison sociale. C'est juste que les anglophones le prononcent, comme nous, à la russe, soit Poutine, et non Put(a)in, même s'il le mériterait largement. On s'est un peu détourné de la calandre là non ?



**Les REVOLVERS : Franchement y fait beau (CD, Polemix Asso) 2020**, toute la France est à l'arrêt. Je n'aurai pas l'outrecuidance de dénoncer le salopard qui nous a tous foutu en tôle, il n'est hélas que trop connu et sévit encore, par pure méchanceté de classe. Toute la France ? Non ! Quelques énergumènes font de la résistance et décident de former un groupe punk pour fêter ça. Ils porteront un nom en rapport avec leur état d'esprit d'alors, les Revolvers. Notons au passage que, originaires de Nogent-sur-Seine, dans l'Aube, ils ne sont pas les seuls à rester actifs, la centrale nucléaire locale aussi. Du coup, je me pose une question, ont-ils piraté le compteur de la fabrique à radiations pour alimenter leurs amplis ? Ce qui expliquerait pourquoi ils sont si électriques, mais aussi parfois si bordéliques sur scène. Ah ah ! Parmi ces pétoires, on remarque la présence de David, ex guitariste de Police On TV, qui est aussi responsable de la plupart des textes des chansons, même si ce n'est pas lui qui les chante, mais l'autre pistolero, Julien. Et puisque je suis parti dans le name dropping, autant continuer, le bassiste s'appelle Olivier et le batteur Gauthier. Ce dernier est doublement impliqué dans le groupe

puisque, en plus de taper sur ses bidons, c'est lui qui a également enregistré ce premier album, dans son propre studio, ce qui offre certains avantages logistiques. En contrepartie, ce travail d'ingénieur du son étant parfois assez prenant, il lui arrive de ne pas pouvoir assurer certains concerts, mais les Revolvers ont tout prévu, ils ont une carte cachée dans la manche, en plus de leurs flingues, un jeune mec qui connaît tous les morceaux sur le bout des baguettes et qui est donc capable de faire comme si sans qu'on ne remarque rien, à part que ce n'est pas la même tête, ni tout à fait le même gabarit. Ah ah (bis) ! Une fois qu'on s'est débarrassé des contingences sociales et des présentations en bonne et due forme, reste à goûter ce premier disque des Revolvers. Pour ceux qui les ont déjà vus en concert, les onze chansons le composant sont déjà familières puisque ce sont elles qui forment leur set-list. Ils ont juste écarté les deux-trois reprises pour ne conserver que les originaux. Musicalement, les Revolvers c'est du punk-rock à l'ancienne, tournant autour de l'année 77 comme un rottweiler autour d'une demoiselle caniche, même sourire carnassier et même volonté de marquer son territoire. Un punk qui fait la part belle aux mélodies entêtantes, simples mais efficaces, qui risquent de vous squatter le cerveau si jamais l'envie vous prend d'écouter le disque au saut du lit, dès le réveil, même avec la gueule de bois. Une musique qui défouraille avec l'assurance du mec qui sait qu'il est le plus fort, le plus rapide et le plus précis, entre Wyatt Earp et Billy the Kid, au service de textes en prise directe avec un quotidien que beaucoup d'entre nous partageons depuis des éons. Si des trucs comme "Voiture verte", "J'y crois pas", "ADN 13 (Caddy)", "Je me souviens pu de mon identifiant" ou "À travers le prisme" vous parlent, c'est plutôt bon signe, c'est que vous faites partie du sérail, c'est que vous aussi vous appartenez à ce collectif punk, même au sens large. À côté de ça, l'actualité est aussi un sujet de préoccupation quasi permanent, pas l'actualité la plus reluisante, la plus niaise ou la plus futile bien sûr, mais celle qui a tendance à faire du noir la couleur dominante d'une société qui se barre en couille depuis longtemps. "Noir sœur", "Mercure et lithium", "Revolver", autant de paraboles désabusées captant les pires saloperies dont est capable l'humanité. Les Revolvers, un groupe "Sucré salé" comme le fait remarquer le morceau d'ouverture du disque.

**Roy BROWN : Rocks (CD, Bear Family Records ([www.bear-family.com](http://www.bear-family.com)))**

Roy Brown est surtout connu aujourd'hui pour avoir écrit un jump blues emblématique, même si ce n'est pas lui qui l'a réellement rendu populaire. J'y reviendrai. Roy Brown est né le 10 septembre 1920 à Kinder, Louisiane. Il commence à chanter du gospel à l'église puis, dans les années 40, s'installe à Los Angeles où il devient boxeur professionnel. Il décide de devenir chanteur en 1945 après avoir gagné un concours de chant. En juin 1947, il écrit une chanson intitulée "Good rockin' tonight", suite à quoi il propose à l'une de ses idoles, le chanteur de blues Wynonie Harris, de l'enregistrer, mais celui-ci décline l'offre. Du coup, Roy Brown, tout juste signé par le label DeLuxe, l'enregistre pour son premier single qui paraît peu après et qui connaît un petit succès dans la région de la Nouvelle Orléans, ce qui interpelle Wynonie Harris qui se dit finalement qu'il ferait bien de l'enregistrer à son tour. Les deux versions entrent donc en concurrence directe. Celle de Roy Brown atteint la treizième place du classement rhythm'n'blues du "Billboard" mais celle de Wynonie Harris se hisse à la première place, restant classée, toutes places confondues, durant six mois. En 1949, la version de Roy Brown entre à nouveau dans ce classement, atteignant cette fois la onzième place. "Good rockin' tonight" est la première chanson dans laquelle le mot rock désigne clairement un style musical, ce n'est pas l'euphémisme habituel utilisé pour parler des galipettes sexuelles. En 1949 toujours, profitant du succès de "Good rockin' tonight", Roy Brown enregistre une suite, "Rockin' at midnight", qui atteint la deuxième place du classement rhythm'n'blues. Le 10 septembre 1954, pour son deuxième single Sun, Elvis Presley reprend "Good rockin' tonight", accompagné par le guitariste Scotty Moore et le contrebassiste Bill Black. Le single paraît douze jours plus tard, le 22 septembre. Si le disque ne se classe pas, la chanson, archétype du rockabilly naissant, devient vite un incontournable des concerts du jeune chanteur, suscitant de vives réactions dans le public, d'où son importance dans sa carrière, ce qui en a fait, depuis, un standard du rock'n'roll en général. La suite de la carrière de Roy Brown sera d'assez courte durée, malgré une kyrielle de singles, se terminant officiellement au début des années 70, mais, en matière de succès, en 1957 avec "Let the four winds blow", une chanson coécrite avec Fats Domino, ce dernier classant sa version à la deuxième place rhythm'n'blues tandis que Roy Brown se classe cinquième. Durant cette brève période, Roy Brown décroche quand

même deux n° 1, "Long about midnight" en 1947 et "Hard luck blues" en 1950. Les années 60, en revanche, ne seront qu'une longue suite d'échecs. Pour vivre durant cette décennie, il est obligé de vendre des encyclopédies en porte-à-porte. Roy Brown est mort le 25 mai 1981 à San Fernando, Californie, d'une crise cardiaque, à l'âge de 60 ans. Cette compilation se penche sur la période la plus faste de sa carrière, de 1947 à 1959. En trente titres, on parcourt une discographie qui l'a vu enregistrer pour DeLuxe, jusqu'en 1951, King, après que ce label a racheté DeLuxe, jusqu'en 1955, Imperial, jusqu'en 1958, et enfin Home Of The Blues pour le plus récent en 1960. On y retrouve évidemment tous ses classiques et ses succès, de "Good rockin' tonight" à "Let the four winds blow". On note au passage qu'il va régulièrement recycler le thème de "Good rockin' tonight", avec "Rockin' at midnight" bien sûr, mais aussi "Boogie at midnight" en 1949, "Good rockin' man" en 1951 ou encore "We're goin' rockin' tonight" en 1958. Pour l'essentiel, du moins sur DeLuxe et King, il enregistre ses propres compositions, n'hésitant pas, parfois, à plagier allègrement des succès contemporains, comme "Mr. Hound Dog's in town", resucée de "Hound dog" de Jerry Leiber et Mike Stoller pour Big Mama Thornton, popularisé par Elvis Presley. En revanche, quand il passe sur Imperial, il puise abondamment dans le répertoire écrit par Dave Bartholomew, le complice habituel de Fats Domino, qui est alors la pièce maîtresse du label en tant que compositeur, arrangeur et chef d'orchestre. C'est d'ailleurs l'orchestre de Dave Bartholomew qui accompagne alors Roy Brown, sporadiquement rejoint par le piano de Fats Domino comme sur "I'm ready to play" en 1957. En outre, si Roy Brown enregistre à la Nouvelle-Orléans après sa signature avec Imperial, c'est dans cette même ville qu'il avait enregistré ses premiers disques sur DeLuxe, dans les légendaires studios J&M de Cosimo Matassa, avant d'investir les studios King à Cincinnati entre 1949 et 1951 et de revenir chez Cosimo Matassa à partir de 1952, toujours pour King, et d'y rester avec Imperial. La connexion néo-orléanaise de Roy Brown est évidente quand on écoute sa musique, un jump blues qui fait la part belle aux rythmiques fournies et soutenues et aux cuivres poisseux, notamment les saxophonistes "Herb" Hardesty, Lee Allen et Alvin "Red" Tyler. Une musique à classer entre Fats Domino et Little Richard, qui ont eux aussi fréquenté le studio de Cosimo Matassa. D'où le fait que Bear Family ait consacré ce volume à Roy Brown dans sa collection "Rock". En effet, si Roy Brown ne fait pas de rock'n'roll au sens strict du terme, son jump blues en est pourtant très proche, avec des titres énergiques et up tempo et une exubérance proche d'un Louis Jordan. Roy Brown était un défricheur qui, comme souvent, a été éclipsé par d'autres. Dans son cas, le succès d'Elvis Presley lui aura probablement coté beaucoup en terme de notoriété. Elvis Presley reprenant "Good rockin' tonight" aura été aussi fatal à Roy Brown que sa reprise de "Hound dog" l'aura été à Big Mama Thornton. Mais, dans un business dominé par les entrepreneurs blancs, il n'y avait alors guère de place pour les créateurs noirs. Cette anthologie permet au moins à Bear Family de braquer un petit projecteur sur l'un de ces nombreux pionniers oubliés. Ce n'est certes pas la première qui soit consacrée à Roy Brown, mais il n'est jamais mauvais de remettre l'ouvrage sur le métier. Roy Brown, parmi beaucoup d'autres, mérite qu'on le (re)découvre, surtout d'aussi belle manière.

---

#### **INNER LANDSCAPE : 3h33 (CD, Klonosphere - [www.klonosphere.com](http://www.klonosphere.com))**

Ces derniers temps, on avait l'impression de surveiller la scène rock lyonnaise à travers le prisme d'un rock'n'roll naviguant entre punk et power-pop, c'était oublier un peu vite que la troisième ville française ne pouvait décemment se contenter de ces seules sonorités. Inner Landscape est là pour nous rappeler que, de tous temps, les gones ont su explorer des contrées mélodiques pas toujours tirées au cordeau. Ainsi, sur son premier album, Inner Landscape se frotte à un post-métal parfumé au sludge, sans pour autant, du moins j'imagine, avoir de quelconques démêlés avec leurs petits camarades un tantinet plus classiques dans leur démarche musicale. Après tout, il y a de la place pour tout le monde, la musique n'est pas un champ de bataille politique ou un ring de boxe où il ne doit en rester qu'un pour prouver qu'on a la plus grosse, ce qui vaut autant pour les hommes que pour les femmes soit dit en passant, beau paradoxe non genré, et le rock est tout ce qu'on veut sauf un monde de couards. Inner Landscape est un quatuor organique, comprendre qu'il ne joue que sur des instruments qui ne cherchent nullement l'esbroufe ou la vanité, des instruments au passé éprouvé, à l'expérience solidement enracinée dans l'inconscient collectif, deux guitares, basse et batterie, telle est la formation archétypale de tout groupe de rock digne de ce nom. Et même si, parfois, les guitares

peuvent avoir des accents atmosphériques ("Old ghosts"), ce sont bien leurs six cordes très métalliques qui provoquent ce rendu, pas un synthétiseur, ou, plus terrible encore, une bardée de ces engins diaboliques. Pour Inner Landscape, pas question de se fourvoyer dans du sous-produit frelaté, on reste dans l'authentique, l'inné, le physiologique. Il n'est que d'écouter l'intro de "Unexpressive fall" et sa basse plus ronflante et plus ample que le grondement d'un volcan en pleine crise de gastro-entérite pour deviner que les musiciens d'Inner Landscape font plus confiance à leurs petits doigts boudinés qu'à une vulgaire machine pour exprimer leurs émotions. Pas toujours roses ni joyeuses au demeurant, mais c'est le style qui veut ça. Essayez donc de raconter une blague Carambar sur fond de métal grumeleux et vous constaterez vite que c'est le flop assuré. De ce point de vue aussi Inner Landscape se coule à merveille dans le moule sludge avec ses histoires de paysages intérieurs torturés et dramatiques, ceux d'une cellule familiale en pleine implosion selon leurs dires. On en connaît tous autour de nous, pour le meilleur ou pour le pire, on est donc toujours dans la proximité sociale, comme pour la musique. Ce qui a quelque chose de rassurant quant à l'humanité du groupe, dont on en peut guère douter.

---

#### **SOVOX : Matter of time (CD, Pape/Lollipop Records)**

Dès les premières notes, on éprouve une sympathie sincère pour Sovox, un power trio qui réinvente le garage-punk façon sales gosses qui vous feraient effrontément les poches tout en vous demandant si vous n'auriez pas une petite piécette pour acheter des roudoudous. Sourire gouailleur en prime. Sont pas Marseillais pour rien. Au départ, en 2017, Sovox est un duo guitare-batterie. Déjà, avec cette formation minimaliste, on se doute que la musique ne peut être qu'explosive, abrasive et particulièrement âpre, et on ne se trompe pas. C'est en duo que Sovox sort un premier EP en 2022 avant de devenir trio avec l'arrivée d'une basse pour faire encore un peu plus de raffut, histoire de décriper le voisinage. "Matter of time" est le deuxième EP du groupe, qui confirme haut la main, voire haut le majeur, tout le bien qu'on pensait déjà de cette petite entreprise de déstabilisation sonore. La guitare, qui abuse, pour la bonne cause, de la saturation et de la distorsion, vous gratte plus efficacement la couenne qu'un grizzly qui sortirait de chez la manucure, la basse, toujours positionnée à 11 sur l'ampli, vous remue la tripaille comme si vous étiez planté devant un troupeau d'éléphants en train de charger, et la batterie, qui fait un léger complexe œdipien vis-à-vis de son lointain cousin marteau-pilon, ferait passer votre électrocardiogramme pour une aimable berceuse pour prématuré ou une délicate musique d'ambiance pour moine bouddhiste contemplatif. Ajoutez à ce tableau des mélodies en hypertension et un chant nerveusement instable, vous aurez aussitôt une bonne idée de ce qu'aurait pu donner un croisement "demikhovien" entre les Trashmen et les Damned, du pur garage-punk de synthèse, mieux que du bio puisque beaucoup moins instable et moins sujet aux variations de poids, d'urée, de cholestérol et autres joyeuses mistouffles biologiques qui peuvent nous pourrir la vie sans qu'on ait rien demandé. Avec Sovox, on sait ce qui nous attend, on a signé, on n'a pas renvoyé le bon de rétractation et on aurait même plutôt tendance à retourner quatre ou cinq fois au plat avant de faire un court break, quelques secondes, pas plus, pour digérer. En cinq titres seulement, Sovox viennent de nous résumer une bonne vingtaine d'années de turpitudes musicales universelles, de celles qui nous ont pris à la gorge entre 1964 et 1976, qui ne nous ont plus lâché depuis et dont on ne voudrait surtout pas se débarrasser, spécialement avec la mélasse sonore qui nous envahit au quotidien. Sovox ne sauveront sûrement pas le monde mais si la vie était un comic-book, ils pourraient largement faire mieux que Superman, Spiderman, Batman et tous les "man" de la Terre, jusqu'à l'infini et particulièrement au-delà. Allez, je m'en remets une coupette, juste pour être bien certain que je ne rêve pas.

